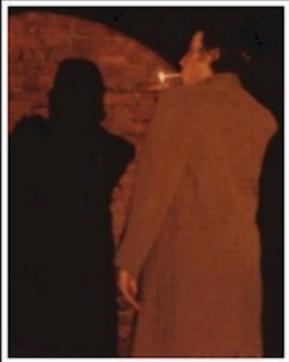


PIERRE SAUREL

La recrue de West Palm Beach



BeQ

Pierre Saurel

Le Manchot # 26

La recrue de West Palm Beach

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 429 : version 1.0

La recrue de West Palm Beach

Édition de référence :
Éditions Québec-Amérique, 1983

Collection Le Manchot

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

<http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Le jeune Ricardo

West Palm Beach, certes l'un des plus beaux coins de la Floride, connaissait, depuis quelques jours, une activité qui sortait de l'ordinaire.

Les clubs de baseball débutaient leur saison d'entraînement et, l'un des camps qui attiraient le plus de curieux, était celui des Expos de Montréal.

On sait que, durant les longs mois d'hiver, nombre de Québécois se rendent dans le Sud afin de faire leur provision de vitamines-soleil.

Avant le début de la saison officielle, il y a des matches inter-équipes, des parties d'exhibition et on qualifie cette courte saison de « Ligue des pamplemousses ».

Les parties hors-concours n'avaient pas encore

débuté, les joueurs s'entraînaient sous les regards judicieux de leurs instructeurs et des adjoints de ceux-ci.

Des journalistes du Québec étaient déjà arrivés en Floride. On regardait les joueurs qui pratiquaient leur métier, puis on allait causer en s'installant devant une bière à la terrasse O'Keefe. Celle-ci était située tout près du champ gauche. Elle recevait, dès le début des matches, des centaines de Québécois.

– Tu es ici pour longtemps ? demanda un journaliste de Montréal, en reconnaissant un collègue de la vieille capitale.

– Une dizaine de jours seulement. Je retournerai ensuite à Québec et un autre me remplacera. Comme tu le sais, quand la fin de l'hiver approche, nous, les journalistes sportifs, on veut tous couvrir le camp d'entraînement. C'est un travail intéressant et, en même temps, ce sont des vacances au bord de la mer.

Le journaliste de Québec s'installa à la même table que son collègue.

– Tu es ici depuis longtemps ?

– Deux jours seulement.

– Alors, tu as peut-être des nouvelles fraîches à me communiquer ?

– Les « scoops », je les garde pour moi. Mais, à dire vrai, les joueurs ne font qu'arriver, l'entraînement véritable débutera dans une couple de jours seulement.

– Que penses-tu du club que nous aurons cette année ?

– Il est bon, c'est sûr. Mais après la saison décevante de l'an dernier, je n'ose plus faire de prédictions. J'ai hâte de voir travailler le nouvel instructeur en chef, Bill Virdon. Une chose est certaine, c'est un instructeur expérimenté. Réussira-t-il à créer une équipe homogène où tous et chacun feront valoir à cent pour cent leur talent ? Seul l'avenir nous le dira. Notre club national compte encore des joueurs considérés comme des étoiles, des joueurs que toutes les équipes nous envient. Je pense aux Carter, Dawson, Oliver, Francona, Wallach... et aux

lanceurs comme Rogers, Gullickson, Lea et Reardon... Tu as là le noyau nécessaire pour former une équipe championne.

Le journaliste de Québec prit une gorgée de bière, s'épongea le front qui ruisselait sous un soleil torride de 88 degrés Fahrenheit, puis murmura :

– Y a pas beaucoup d'ouverture pour les recrues ?

– Non, c'est sûr. Un second receveur peut se créer un poste. Nous avons besoin de lanceurs... un gaucher, par exemple, et un autre bon releveur. Mais la faiblesse de notre club, ce sont les joueurs de relève.

Selon le Montréalais, ce rôle de réserviste était sûrement l'un des plus difficiles à remplir.

– Passer sa vie sur le banc des joueurs, c'est pas intéressant, surtout quand on se sent capable d'aider son équipe. Il faut conserver une forme splendide afin de pouvoir répondre à l'appel de son instructeur au moment opportun. Oui, il y a de la place chez les joueurs de relève, mais tous

les jeunes veulent jouer régulièrement.

Un journaliste de langue anglaise vint prendre place à la même table que les deux francophones et, immédiatement, les trois hommes se mirent à parler en anglais, même si ce journaliste anglophone comprenait fort bien la langue de Molière.

La conversation tourna. On parla de la très belle température, des plages qui regorgent de belles filles en bikini et des soirées passées dans les boîtes de nuit de la région.

– Moi, si j'étais un joueur, je ne serais pas capable de me concentrer. Je trouve qu'il y a trop de distractions, ici.

– On n'est quand même pas pour obliger les joueurs à s'entraîner dans un couvent.

Le Montréalais éclata de rire.

– Ça ferait peut-être plaisir aux religieuses !

Soudain, le Québécois demanda :

– Dites donc, puisque vous êtes arrivés ici avant moi, vous avez dû entendre parler de ce jeune Colombien... Ricardo Portez, je crois ?

– Oui, c’est ça.

Mais le plus grand mystère entourait l’arrivée de cette jeune recrue.

– Le gérant général des Expos semble avoir sorti ce joueur de sa boîte à surprises.

– On le dit formidable ?

Cette fois, un animateur de radio vint se joindre au groupe. Ce commentateur était beaucoup plus près des joueurs que tous les journalistes. Il leur parlait régulièrement et, au cours de la saison, il voyageait avec eux.

– Vous parlez du jeune Portez ?

– Oui, toi, tu dois en savoir long sur ce joueur.

Le commentateur se commanda une bière. Il lui fallait bien peser ses paroles car les journalistes étaient tout oreilles.

– Je n’ai vu Portez qu’une seule fois. J’ai demandé des renseignements sur lui, mais je n’en sais pas plus long que vous.

Et il conta ce qu’il avait appris.

– Il vient de Colombie. Il a été découvert par

un agent de dépistage des Expos. On dit que ça fait plus de deux ans que les Expos le convoitent. Ce serait, semble-t-il, un as extraordinaire, une merveille, une découverte sensationnelle. Il vient tout juste d'avoir vingt ans.

Un des journalistes demanda :

– Mais où a-t-il joué ?

– Dans son pays, seulement. On n'a pas voulu qu'il sorte de là. C'est un joueur d'intérieur. Il peut jouer au deuxième, à l'arrêt-court et au troisième but. On le dit plus rapide que Raines, et il a de la puissance. Il frappe des deux côtés du marbre. Un des instructeurs m'a affirmé qu'il n'était pas un joueur agressif, qu'il n'essayait pas toujours de frapper des circuits, oh non. C'est plutôt le joueur complet. Il peut se sacrifier, il frappe à tous les champs.

– À t'entendre, fit le Québécois, ce joueur t'a emballé ?

– Pas moi, mais certains instructeurs qui l'ont vu à l'œuvre dans son pays. On dit qu'il est possible qu'il fasse le saut avec le grand club.

Cette fois, les trois spécialistes de la presse écrite protestèrent.

– N'exagère pas, on l'enverra sûrement faire un détour dans une ligue « 3A ».

– Peut-être pas. On dit que les ligues, dans son pays, sont très fortes. Plusieurs anciennes vedettes y jouent. Une chose est certaine, il ne pourra se tailler un poste régulier dès cette année, mais il a tant de puissance qu'on le gardera sans doute comme réserviste. En tout cas, à la direction, quand on parle de Portez, c'est comme si c'était un dieu.

Le Montréalais demanda :

– Et toi, qu'est-ce que tu en penses ?

Le commentateur hésita. Il semblait fixer sa bière comme fasciné par le houblon.

– Écoutez, vous allez me donner votre parole. Ce que je vais vous dire, ce n'est pas pour publication.

Les trois journalistes promirent.

– Je l'ai vu pratiquer une heure au champ et une trentaine de minutes au bâton. Il n'est peut-

être pas en forme, mais Portez ne m'a pas impressionné, pas du tout. Au champ, c'était une véritable passoire et au bâton, je n'aurais eu aucune crainte à lui lancer la balle. Mais nous n'en sommes qu'au début du camp. Je ne veux pas porter un jugement trop hâtif. J'attends de le voir lors d'autres pratiques et surtout, dans les parties hors-concours. On lui donnera sûrement sa chance.

À cette heure de la journée, dans le champ extérieur, les joueurs faisaient de la culture physique. Plusieurs spectateurs québécois étaient venus s'installer à la terrasse, mais on causait beaucoup plus de vacances que de baseball. La fièvre n'avait pas encore atteint les amateurs.

*

Les Québécois, assis dans les estrades, venaient des villes voisines de West Palm Beach. La plupart étaient en vacances dans les régions de Fort Lauderdale, d'Hollywood ou de Miami. Il y

avait également de nombreux résidents, des Québécois à leur retraite qui se sont établis définitivement en Floride.

On entendait parler le français partout, comme si on avait été au Québec.

– C’est lui, le fameux Portez ? C’est pas fameux comme joueur.

– Moi, je ne lui trouve rien d’extraordinaire.

– Vous ne comprenez rien au baseball. Portez, on le cache. Ce jeune-là n’est pas pour commencer à frapper des coups de circuit à tour de bras.

– Il paraît qu’il a frappé 64 circuits l’an dernier.

– Dans une ligue d’enfants d’école !

Les commentaires allaient bon train. Déjà, quelques journaux avaient commencé à faire de la publicité au sujet de cette supposée jeune merveille.

– C’est peut-être un as, mais je mettrais ma main dans le feu que c’est encore un joueur à problème. Ça paraît que ce gars-là n’a pas

d'enthousiasme.

Un gros type, le torse nu, un amateur qui semblait tout connaître imposa le silence.

– Écoutez-moi les gars ! Vous savez que j'ai de bons tuyaux...

– Oui, toi et tes tuyaux, tu nous as fait perdre chacun cinquante dollars aux courses de chiens hier soir !

On éclata de rire.

– Soyez donc sérieux ! Les chiens, c'est pas comme les chevaux, les tuyaux sont moins sûrs...

– Hier, ta plomberie coulait !

– Si vous voulez pas m'écouter, mangez donc d'la « marde » !

Aucune erreur possible, cet homme était un véritable Québécois.

– Ben non, on t'écoute, Ti-Guy !

– Il paraît que Portez, il ne reste pas avec les autres joueurs. La plupart sont logés ici, à West Palm Beach... à l'exception de quelques-uns qui habitent la région. Eh bien, Portez, il retourne à

Miami tous les soirs.

– Et puis, c’est pas le bout du monde. Ça prend à peine une heure.

– Je le sais, mais c’est pas normal. Les journalistes ne peuvent même pas lui parler. Il commence déjà à jouer à la vedette.

– Fermez donc vos gueules et regardez donc les vraies étoiles s’entraîner. Oliver vient d’en passer une par-dessus la clôture. À mon avis, la balle est allée à 600 pieds du marbre.

– T’exagères pas un peu...

Et l’on s’amusait ferme. Plusieurs se rendaient aux guichets, situés à l’entrée du stade, où l’on mettait en vente des billets pour les parties d’exhibition.

L’après-midi tirait à sa fin, les amateurs quittaient le stade afin d’éviter la circulation intense.

Benoît Gingras avait été dépêché à West Palm Beach par *Le Réveil*, un nouveau quotidien du matin qui tentait de s’implanter à Montréal.

On savait que plusieurs lecteurs étaient des

frands du monde du sport et on avait décidé de faire une place prédominante à ce genre d'information.

Gingras s'efforçait d'obtenir des entrevues exclusives.

« Je vais laisser le nouvel instructeur en paix. On n'entend parler que de lui. Les amateurs adorent les nouvelles fraîches. On connaît les joueurs réguliers. Je vais donc m'intéresser aux recrues. »

Et personne n'avait pu obtenir une entrevue avec ce Colombien qu'on disait une véritable merveille.

Au tout début de l'avant-midi, Gingras avait surveillé le vaste terrain de stationnement, tout près du stade.

Il était à peine neuf heures du matin lorsqu'il vit arriver une grosse voiture noire, une véritable limousine. Un jeune homme en descendit et aussitôt l'automobile s'éloigna.

– Hé, Portez !

Le jeune joueur à la peau cuivrée se retourna.

– Vous désirez ? demanda-t-il dans un mauvais anglais.

– Je suis journaliste. J’habite Montréal, je voudrais que vous m’accordiez une entrevue.

– Je suis en retard, dit-il, de plus, je parle mal l’anglais. Si vous parlez l’espagnol, je suis d’accord, mais plus tard.

Et le jeune homme s’éloigna en courant.

– Il faudrait que je me trouve un interprète. À Miami, puisque Portez habite là, ça ne devrait pas être compliqué.

Au cours de la journée, il chercha à savoir à quel hôtel logeait le Colombien. Mais on refusa de lui donner les détails qu’il désirait obtenir. Portez demeurait chez des parents mais il ne put en savoir plus long.

Aussi, en cette fin d’après-midi, alors que les joueurs avaient terminé leur entraînement, Gingras tenta de retrouver Portez. Les amateurs québécois entouraient les Carter, Oliver et Dawson qui étaient sûrement les trois joueurs les plus populaires. Gary Carter s’efforçait même de

dire quelques mots en français.

– Vous avez vu le jeune Portez ? questionna
Gingras.

– Il est dans la chambre, répondit un
journaliste. Il quitte toujours le stade en vitesse.

Gingras se rendit immédiatement à l'extérieur
du stade. Il alla se poster près de l'entrée afin de
ne pas manquer le joueur avec qui il voulait
obtenir la promesse d'une entrevue qui pouvait se
dérouler à Miami même.

À ce moment précis, il reconnut la limousine
noire qu'il avait vue le matin même. Elle venait
tout juste de s'arrêter devant le stade. Un policier
en faction s'approcha pour discuter avec le
conducteur.

Gingras put apercevoir la figure du jeune
homme qui était assis au volant. C'était un Blanc
aux cheveux blonds avec une épaisse moustache ;
mais ce qui attirait surtout l'attention, c'était une
cicatrice qui partait du nez et s'étendait jusqu'au
niveau inférieur de la lèvre. C'était sans doute
pour masquer cette cicatrice que le jeune homme

portait la moustache.

– Vous ne pouvez rester là, fit le policier.

– Nous attendons le jeune Portez. Il ne devrait pas tarder.

– Portez, le nouveau joueur ?

– Oui.

Le policier regarda autour de lui. La limousine ne nuisait pas à la circulation. Il accorda donc une permission spéciale.

Le journaliste Gingras avait pu s'approcher sans attirer l'attention. Il y avait deux autres hommes assis sur la banquette arrière. L'un était Noir. Quant à l'autre, Gingras ne pouvait voir son visage.

À cet instant, il aperçut Portez qui sortait du stade. Rapidement, il se dirigea vers lui.

– Vous me reconnaissez ? Je vous ai parlé ce matin. Pourrais-je vous rencontrer à Miami ? J'ai des amis espagnols qui pourront servir d'interprètes.

– Portez !

Gingras se retourna. La portière arrière de la limousine venait de s'ouvrir et un gros homme, le Noir, en était descendu. Il lança un ordre en espagnol.

Le journaliste tenait son calepin à la main.

– Donnez-moi un numéro de téléphone, je vous appellerai.

Mais le Noir s'était approché. Il saisit Portez par le bras et le tira jusqu'à la voiture.

– Curieux, songea Gingras en voyant la voiture s'éloigner. On dirait qu'il est leur prisonnier. Il y a quelque chose de louche dans l'histoire de cette recrue.

En vitesse, il nota le numéro de plaque de la voiture dans son calepin.

*

Gingras avait eu une soirée mouvementée. Il s'était rendu dans un hôtel et avait dansé une partie de la soirée. Il avait fait la connaissance

d'une très jolie Américaine qui avait un faible pour son petit accent français.

Elle lui avoua que son père était très riche, qu'elle habitait New York et qu'elle devait retourner dans la métropole américaine le lendemain midi.

– Je suis venue passer un mois de vacances avec des amies. Elles sont parties hier en voiture, moi, je retourne en avion.

Et après un excellent goûter dans un chic restaurant, elle invita Benoît à son appartement.

– Un dernier verre, allons, acceptez, je ne veux pas terminer mes vacances toute seule.

Quand le journaliste sortit de l'hôtel où logeait son Américaine, il faisait déjà jour et... il avait très peu dormi. Aussi, il se rendit à sa chambre et se jeta sur son lit tout habillé. Lorsqu'il s'éveilla, le soleil était déjà haut.

Il se rase rapidement, avala un café et sauta dans un taxi pour se faire conduire au stade.

« Il faut absolument que j'appelle le bureau, je ne leur ai pas envoyé de copie hier soir. Ils vont

être en furie contre moi. »

Mais il n'avait rien de précis à raconter. Il avait espéré rencontrer Portez, obtenir quelques déclarations de ce joueur colombien, mais son plan avait échoué.

Il acheta le journal du jour. Parfois les collègues américains apprenaient des choses intéressantes sur certains joueurs.

« Si seulement je pouvais trouver une bonne nouvelle. »

Il allait consulter les pages sportives lorsque soudain, son attention fut attirée par une photo en première page.

« Mais je connais ce type, moi. »

Il lut rapidement le court article.

« Un autre assassinat à Miami. »

On avait découvert le cadavre d'un homme dans une ruelle. Pour le moment, la police ne l'avait pas encore identifié. L'inconnu n'avait pas de dossier, mais les enquêteurs étaient persuadés qu'il s'agissait d'une liquidation de la pègre.

Toute personne pouvant fournir des explications sur l'identité de la victime était priée de se mettre en communication avec la police métropolitaine de Miami.

« Aucune erreur possible. Cette cicatrice ne trompe pas. C'est bien l'homme qui conduisait la limousine de Portez hier soir. »

Rapidement, il entra dans le stade et s'informa auprès d'un autre journaliste.

– Portez, le joueur colombien, il est là ?

– Pas ce matin. Il paraît qu'il a téléphoné de Miami et qu'il est malade. Il a demandé qu'on l'exempte de la pratique d'aujourd'hui !

II

Un revenant

Robert Dumont, le détective privé manchot, savait fort bien que son assistante, Candine Varin, se trouvait présentement dans une fâcheuse position.

Elle ne s'était pas rapportée au bureau, elle avait téléphoné à Yamata, la secrétaire, pour lui dire que tout allait bien mais qu'elle ne pouvait travailler pour le moment ; tout ça n'avait aucun sens.

C'est en arrivant à son appartement que le Manchot reçut l'appel de l'aguichante blonde.

– Robert, il faut que vous veniez chez moi le plus tôt possible. J'ai tenté de vous appeler à plusieurs reprises, je ne voulais pas vous parler au bureau.

– Que se passe-t-il, Candy ?

– Je vous conterai tout, Robert, mais je vous en prie, ne tardez pas. J'ai besoin de vous. S'il le faut, je vous engagerai comme détective privé.

Dumont éclata de rire.

– Je vois que tu n'as pas perdu ton sens de l'humour. C'est l'essentiel. Tu m'invites à manger ? Je n'ai pas encore eu le temps de bouffer

– Venez, je vous attends.

Elle avait raccroché sans donner de détails.

Lorsque la voiture du Manchot se stationna devant la maison où habitait Candy, la porte de la maison s'ouvrit immédiatement.

– Enfin, vous voilà. Entrez, le souper vous attend.

Elle conduisit le Manchot dans sa cuisine. La table était mise. Une bouteille de vin trônait au centre de la table.

– Ouvrez la bouteille pendant que je fais cuire les biftecks.

Dumont n'avait jamais vu son assistante aussi nerveuse.

Tout en jetant les biftecks d'aloyau dans la poêle, elle déclara sans même jeter un coup d'œil à son patron :

– J'aurais dû tout vous conter quand vous m'avez engagée comme femme-détective. Il y a eu un homme dans ma vie.

– Tu sais fort bien Candy que je n'interviens jamais dans la vie intime de mes employés.

– J'ai vécu un certain temps en concubinage avec Raymond Bourdon, un beau salaud. Au début, je croyais l'aimer, mais j'ai été rapidement désenchantée. Raymond me considérait comme son épouse. Vous savez ce qu'il voulait ?

Le Manchot s'approcha d'elle et lui tendit sa coupe de vin.

– Tiens, bois !

Nerveusement, elle prit la coupe et but le vin d'un seul trait. Elle se sentait incapable de regarder le Manchot. Elle continua de faire cuire la viande.

– Raymond voulait que je me prostitue..., j’ai toujours refusé... mais un jour, il m’a fait boire. Il avait invité des amis..., il y a eu... une orgie. Je ne savais pas ce que je faisais..., je n’avais pas toute ma connaissance. Il faut me croire Robert !
Raymond a pris des photos.

Le Manchot lui coupa la parole. Il avait tout deviné.

– Ce type te fait chanter ?

– Oui. Je le croyais mort..., ça faisait des années que je n’avais pas entendu parler de lui.

Elle fit asseoir son patron, servit les biftecks et les légumes, et prit place en face du Manchot.

– Il était allé travailler à la baie James. Au début, il m’envoyait de l’argent, puis je n’ai plus eu de ses nouvelles. Alors, j’ai vendu tout ce que nous possédions, j’ai quitté Québec et suis venue m’installer à Montréal. Je ne croyais jamais que j’entendrais parler de Raymond de nouveau. Mais l’autre soir, on a frappé à ma porte. Il était là, devant moi, tel un revenant. Il m’appelait sa petite femme !

Candy repoussa son assiette. Elle était incapable d'avaler une bouchée.

– Allons, calme-toi. Nous allons nous occuper de ce type. Ces maîtres chanteurs sont toujours des lâches. Il suffit de leur faire peur.

– Raymond n'a peur de rien. Il a déjà fui devant la pègre, mais il est revenu. Il est dangereux. Je suis certaine qu'il publiera ces photos si je ne paie pas. Oh, il m'offre le choix. Si j'accepte de reprendre la vie à deux, à ses côtés, il détruira les photos. Si je refuse, eh bien, il me faudra payer.

Elle put enfin avaler quelques bouchées.

– Et c'est pour ça que tu n'es pas venue au bureau ?

– Je me sentais incapable de travailler. Je croyais pouvoir faire entendre raison à Raymond, mais c'est inutile. Il peut, non seulement détruire ma carrière, mais également la vôtre, Robert. Ça ferait un beau scandale si les journaux publiaient ces photos. Il y a des feuilles de chou qui ne demanderaient pas mieux.

– Je le sais fort bien.

Le Manchot soupira :

– Et moi qui me préparais à vous annoncer une excellente nouvelle. J’ai eu une conversation avec Landry cet après-midi.

L’ex-policier Landry travaillait à l’agence du Manchot. C’est lui qui avait charge de la section sécurité.

– Il est prêt à s’occuper de tout le bureau. Depuis que nous avons ouvert l’Agence, depuis plus de deux ans, nous n’avons jamais pris de véritables vacances, Michel, toi et moi, et on vient de m’offrir quelque chose de véritablement sensationnel.

Candy esquissa un sourire. Le Manchot faisait bifurquer la conversation afin qu’elle oublie le drame qu’elle vivait.

– Un ami possède une maison mobile à Hallandale, tout près de Miami. J’ai rendu de précieux services à Philippe. En retour, il m’offre d’aller passer deux ou trois semaines dans le Sud. Sa maison mobile est grande ; en réalité, c’est

une maison double. Il y a trois chambres, un salon, une cuisinette, une salle à dîner. Alors, j'ai pensé vous offrir des vacances, à toi, à Michel et à son amie Yamata. Nous partirions tous les quatre.

– Allons, Robert, je sais fort bien que ce n'est pas sérieux.

– Mais si, ça l'est. Pendant l'hiver, les enquêtes sont moins nombreuses. Notre agence de sécurité fonctionne fort bien. Nous pouvons nous permettre ce congé. Je n'en ai pas encore touché un mot à Michel, mais je suis certain que ça l'emballera et...

La sonnerie du téléphone coupa la parole au Manchot. Candy se leva et alla décrocher le récepteur.

– Allô !... oh, c'est toi ?

Elle plaça sa main sur l'appareil et murmura :

– C'est lui... c'est Raymond.

– Prends un rendez-vous. À son appartement, si possible. J'ai mon idée.

Et quelques minutes plus tard, Candy

annonçait que Raymond Bourdon l'attendait à son appartement aux environs de neuf heures.

*

Raymond Bourdon croyait avoir gagné la partie. Enfin, Candy avait accepté de se rendre à son appartement.

Il avait dû demander à son assistant de le remplacer au club de nuit où il agissait comme gérant.

Il s'était rasé, avait mis une bouteille de vin sur la glace. Il avait endossé son plus beau pyjama et passé une robe de chambre en velours.

Il jeta un coup d'œil à sa montre, fouilla parmi ses disques, trouva ce qu'il cherchait, soit une musique douce et romantique. Il alluma les lampes de table et éteignit le plafonnier. Tout était prêt pour l'arrivée de la femme qu'il disait aimer.

Lorsqu'on sonna à la porte, il se retint pour ne pas se précipiter. Il ne fallait pas paraître trop

empressé.

– Entre, Candy !

Mais il resta stupéfait lorsqu’il se rendit compte qu’un homme l’accompagnait.

– Raymond, je te présente mon patron, Robert Dumont.

– Mais, je croyais que...

Candy continua :

– C’est mon ex-ami, Raymond Bourdon.

Le Manchot tendit sa main gauche.

– Excusez ma main droite, dit-il, mais je me suis légèrement blessé.

Bourdon, tout abasourdi, tendit la main gauche que le Manchot prit dans sa prothèse. Or, cette prothèse pouvait développer beaucoup plus de force qu’une main naturelle. Le Manchot appliqua de la pression et Bourdon grimaça de douleur.

– Excusez-moi, j’oublie toujours d’arrêter de serrer.

Le détective Robert Dumont s’avança au

centre de la pièce pendant que Bourdon, très mal à son aise, refermait la porte d'entrée.

– Alors, Raymond, demanda Candy, si nous parlions de ces fameuses photos. Avant de les acheter, j'aimerais les voir...

– Mais voyons, Candy, tu sais fort bien que cette affaire est... personnelle. Et puis, ces photos, je ne les ai pas avec moi.

Le Manchot, sans même y être invité, s'installa dans le meilleur fauteuil et alluma un cigare.

– Alors, monsieur Bourdon, vous voulez vendre quelque chose à mon employée ?

Bourdon se balançait sur une jambe, puis sur l'autre. Il avait l'air ridicule dans son pyjama et sa robe de chambre.

– Monsieur Dumont, je vous demanderais poliment de ne pas vous mêler de ce qui ne regarde que Candy et moi.

– Oh non, vous vous trompez. Tout ce qui touche Candy me regarde. Soyons francs, voulez-vous ? Vous possédez des photos prises, il y a

quelques années, à l'insu de Candy. Vous l'aviez fait boire et...

– Ça, c'est sa version, mais elle savait fort bien ce qu'elle faisait.

Candy voulut protester, mais le Manchot lui fit signe de se taire.

– Supposons qu'elle ait eu toute sa connaissance, monsieur Bourdon, le fait demeure quand même que vous avez pris des photos à son insu et que vous désirez maintenant les vendre.

Bourdon, toujours debout devant le Manchot, tenta d'expliquer son point de vue.

– Ces photos pourraient tomber entre les mains criminelles de personnes dangereuses et la carrière de Candy tout comme la survie de votre agence, Manchot, seraient alors compromises.

– Ne jouons pas sur les mots. Vous faites du chantage, purement et simplement. Je n'aime pas ça, pas du tout, fit le détective d'une voix qui n'admettait aucune réplique.

Bourdon s'efforça de sourire :

– Si vous le prenez sur ce ton, monsieur le

détective privé, tant pis pour Candy et tant pis pour vous. Maintenant, vous allez m'excuser, mais j'attends quelqu'un d'autre.

Le Manchot ne bougea pas de sa chaise. Mais il allongea le bras gauche et sa main droite se mit au travail. Quelques secondes plus tard, il avait retiré sa prothèse.

– Approchez, monsieur Bourdon, venez constater comment cette prothèse est perfectionnée. Regardez, une toute petite pile..., deux fils et c'est tout. Il y a beaucoup d'espace de libre, n'est-ce pas ?

Il montra deux petites rondelles.

– Vous vous demandez ce que c'est ? Je vais vous expliquer.

Il laissa sa prothèse de côté et retira de la poche supérieure de son veston un stylo qui paraissait fonctionnel.

– Non, ce n'est pas une simple plume à bille. C'est un microphone électronique et dans cette prothèse, sur ces deux petites rondelles se trouve un ruban. Oui, vous avez deviné, un

magnétophone électronique miniaturisé. Toute notre conversation a été enregistrée. J'ai ici, la preuve que vous vous abaissez à pratiquer le chantage.

Lentement, il remit la prothèse en place, puis se leva.

– Candy et moi partons en vacances pour quelques jours, monsieur Bourdon. Je compte bien qu'à mon retour, vous aurez disparu de la circulation. Ce petit enregistrement pourrait me permettre de vous envoyer à l'ombre pour plusieurs années.

Bourdon crâna :

– Si vous croyez me faire peur, vous vous trompez. Moi aussi j'ai des amis puissants.

– Oui, des gens de la mafia, murmura Candy.

– Toi, ta gueule, je ne te parle pas. Et puis, j'en ai assez de vous deux. Va-t'en, Candy, pars avec ton infirme. Vous m'avez assez fait perdre de temps.

Le Manchot avait fait un pas en avant. Sa main gauche saisit Bourdon à la gorge.

– Non, Robert ! cria Candy.

– Qu'est-ce que vous avez dit ? Vous m'avez traité d'infirmes ? Si je le voulais, je vous étranglerais comme un moucheron. Espèce de salaud !

Et le poing du Manchot s'écrasa en plein sur le nez de Bourdon. Le détective desserra lentement son étreinte.

Le sang coulait du nez de Raymond. L'homme glissa au plancher. Le Manchot le poussa rudement du pied.

– Allons, inutile de nous attarder, il ne peut plus nous entendre, Candy ! J'ai bien l'impression qu'il ne t'inquiétera plus. Oublie-le et songe plutôt au voyage que nous allons entreprendre... si tout s'arrange.

*

Michel Beaulac, l'ex-policier et bras droit du détective privé Robert Dumont, avait littéralement sauté de joie lorsque son patron lui

avait appris la nouvelle.

– Moi qui déteste les fins d’hiver, toute l’eau dans les rues ! Torrieu que ça va être bien de s’étendre sur les plages de la Floride.

– Du calme, du calme, Michel, nous ne sommes pas encore partis.

– Pourquoi ? Vous venez de dire que tout était arrangé ?

Le Manchot murmura :

– Jamais je n’aurais cru qu’il était si difficile de trouver quatre places sur les avions en partance pour le Sud. J’ai appelé quelques amis, propriétaires d’agences de voyages. Nous avons peut-être une chance... mais il ne faut pas trop espérer.

Telle une douche d’eau froide, cette nouvelle calma l’enthousiasme de tous.

Le départ pour le Sud devait se faire beaucoup plus rapidement que prévu. Robert Dumont reçut un appel d’un agent de voyages.

– Êtes-vous prêts à partir ? lui demanda ce dernier.

– Quand ?

– Dans deux jours.

Le Manchot sursauta :

– Deux jours ! C'est vite, ça ne donne pas beaucoup de temps, j'ai des enquêtes en cours...

– Si vous n'étiez que deux, ça ne causerait pas de problèmes, mais quatre annulations d'un seul coup, ça arrive rarement. Deux sœurs et leurs maris devaient quitter Montréal après-demain. Il y a eu un terrible accident de voiture hier soir. Le père des deux dames a été tué sur le coup et la mère repose dans un état critique à l'hôpital. Ils ont dû remettre leur voyage.

– Il te faut une réponse immédiatement ?

– Presque. Il y a d'autres agents qui peuvent placer ces billets...

– Si je te rappelle dans une heure ?

– Entendu.

Le Manchot consulta tout d'abord Landry. On étudia les dossiers en cours.

– Il n'y a aucun problème Robert, ce sont des

enquêtes de routine, vous pouvez vous en aller sans inquiétude.

Quand il apprit la bonne nouvelle à ses employés, tous lui assurèrent qu'ils seraient prêts pour l'heure du départ.

– Nous, c'est pas un problème, fit Michel. Mais les femmes, je les connais, avant de ramasser toutes leurs petites affaires, elles ne dormiront pas beaucoup.

Candy répliqua :

– Yamata et moi pourrions nous mettre en route dès aujourd'hui. Tout ce que nous devons apporter... c'est notre bikini et notre brosse à dents. Des vêtements ? Des robes ? Des pantalons ? Mais on s'en achètera là-bas.

Le grand Michel protesta :

– Une seconde ! Le billet nous coûte déjà environ six cents dollars, j'ai pas des millions à dépenser, moi..., au salaire qu'on me paie !

Le Manchot répliqua aussitôt :

– Compte-toi chanceux de ne pas être en chômage, le grand. Y a pas beaucoup de patrons

qui pourraient te supporter. Et puis, cherches-en un emploi où l'on t'offre des vacances sans que tu aies à déboursier un cent pour le logement !

– Fâchez-vous pas, patron, je blaguais.

Tous se mirent fébrilement au travail afin de tout mettre à jour avant le grand départ.

Candy songeait à son « revenant ».

« J'espère qu'à mon retour Raymond aura quitté la ville. Je me demande si réellement il a pris les menaces de Robert au sérieux ! »

III

Enquêteur spécial

Robert Dumont et ses employés étaient fort bien installés dans la grande maison mobile située non loin de l'autoroute 95, à Hallandale dans le « Acmé Mobile Home Park ».

Yamata et Michel occupaient la plus grande des chambres. Le Manchot et Candy avaient chacune la leur, mais elles étaient beaucoup plus petites.

Tous les jours, le quatuor se rendait à la plage de Hollywood située à quinze minutes, en voiture, de leur maison.

– Jamais j'aurais cru qu'il y avait tant de Québécois en Floride. On n'entend que du français sur la plage, dit Michel. Et puis, vous, patron, vous êtes connu comme un artiste. Tout le

monde vous salue.

– Imbécile ! C'est pas que je suis connu. Un manchot sur une plage, ça ne passe jamais inaperçu.

– Tout de même, les gens savent que vous êtes Robert Dumont.

Le Manchot fit bifurquer la conversation :

– Yamata aime-t-elle le baseball ?

– Pourquoi demandez-vous ça ?

– Les Expos jouent à West Palm Beach, cet après-midi. C'est la première partie d'exhibition.

Michel poussa un cri de joie.

– On y va ! L'été dernier, avec tout le travail que vous m'avez confié, je n'ai pu assister qu'à deux parties.

– Qu'est-ce que vous complotez, vous deux ? Qui parle de baseball ? demanda Candy qui venait d'apparaître dans la porte de la grande véranda.

– J'ai pensé que ce serait agréable de nous rendre à West Palm Beach tous les quatre.

– Eh bien, Robert, Yamata et moi, nous avons autre chose à vous proposer. Le soleil, la plage, c'est beau, mais faut quand même se reposer un peu. Finalement, ça fatigue. Alors, on voulait vous amener magasiner avec nous.

Aussitôt, Michel protesta :

– Torrieu ! Ne me parle pas de passer des heures dans les magasins. Vous, les femmes, vous voulez tout voir et vous ne vous décidez jamais à acheter.

– Comme si je ne te connaissais pas, ricana Candy. Tu ne dépenserais pas cinq cents pour faire plaisir à ta Japonaise.

Dumont s'amusa à entendre ses deux collègues. Michel et Candy aimaient bien se taquiner. Le Manchot trouvait que c'était de bonne guerre. Ça allégeait souvent la tension.

– Sérieusement, Candy, le baseball ne t'intéresse pas ?

– Robert, vous savez bien que tous les sports m'intéressent. Mais nous sommes ici depuis une semaine et nous n'avons pas encore acheté la

moindre petite chose.

– C’est simple, carabine ! Toi et Yamata, allez magasiner et, pendant ce temps, le patron et moi, nous irons voir nos Expos.

Yamata venait d’apparaître sur la véranda. Elle approuva l’idée de son concubin.

– Ça nous donnerait toute la journée. Qu’est-ce que tu en dis, Candy ?

– J’accepte, mais à une condition. C’est que ces deux messieurs nous paient un taxi. Nous sommes obligées de leur laisser la voiture...

L’entente fut prise rapidement. Le Manchot et son assistant ne tardèrent pas à quitter le parc de maisons mobiles. Ils s’engagèrent sur la 95 et filèrent rapidement en direction de West Palm Beach. Le stade n’était pas loin de l’autoroute et, quand ils arrivèrent à destination, il était à peine midi.

– Allons faire un tour à la terrasse O’Keefe. Nous y rencontrerons sûrement des gens du Québec.

Le Manchot ne pouvait dire plus vrai. Déjà,

plusieurs amateurs avaient pris place aux tables et dégustaient une bière en attendant l'arrivée du joueur qui signerait les autographes.

En effet, chaque jour, un joueur était délégué à la terrasse et se prêtait aux caprices des amateurs. On prenait des photos, on causait avec le joueur-vedette.

Robert Dumont avait commandé une bière mais Michel avait préféré ne rien prendre. Il semblait mélancolique. Il parlait peu, même le baseball ne l'intéressait pas.

– Toi, il y a quelque chose qui te tracasse, n'est-ce pas ?

– Je trouve ça ennuyant, murmura le grand Beaulac. Je vois tout le monde prendre un verre, s'amuser, tandis que moi... après deux ans d'abstinence, vous ne croyez pas que je pourrais boire raisonnablement ?

– J'aurais dû deviner que c'était ça, fit le Manchot. Michel, l'alcool t'a causé énormément de problèmes avant que tu ne cesses de boire. Tu m'as expliqué toi-même que tu étais allergique à

l'alcool. Il te faut absolument éviter le premier verre. La boisson est un poison pour toi. Prendrais-tu la chance de boire un verre qui contient peut-être un poison ?

Michel n'eut pas le temps de répondre. Un grand type, un verre à la main, s'écria en regardant Robert Dumont.

– Non, mais est-ce que ça se peut ? Il me semble avoir déjà vu votre photo dans les journaux. Non, je dois me tromper. J'avais pris pour le détective privé, le Manchot. Vous lui ressemblez « en batêche ».

– C'est lui, tu ne te trompes pas.

L'homme qui avait dit ces paroles se présenta. C'était un journaliste de la vieille capitale.

Aussitôt, plusieurs curieux entourèrent la table de Beaulac et du Manchot. On posait des questions au détective.

– Êtes-vous en vacances ?

– Les assassins sont-ils déménagés en Floride ?

L'un des curieux osa même demander un

autographe au Manchot. Ce dernier s'exécuta et, immédiatement, plusieurs autres partisans des Expos imitèrent le geste du premier spectateur.

Michel avait retrouvé sa bonne humeur. Il rigolait.

– Comment aimez-vous ça être une vedette, patron ?

Le Manchot décida de se lever de table. Il détestait être reconnu. À ce moment précis, un joueur des Expos parut.

– Hé, regardez, c'est Dawson, c'est lui qui signe les autographes aujourd'hui.

Immédiatement, les spectateurs se ruèrent, entourèrent le joueur qu'on réussit à dégager et à conduire à une petite estrade. Une voix s'éleva dans un haut-parleur.

– Allons, mettez-vous en file les uns derrière les autres. Vous allez tous pouvoir être photographiés avec votre vedette.

Michel poussa le patron du coude.

– Une vedette qui vient d'en sauver une autre !

– Laisse-moi donc tranquille.

Un homme s'approcha d'eux et très poliment, il demanda :

– Vous êtes bien Robert Dumont, le détective privé qu'on appelle le Manchot ?

– Oui, c'est moi.

L'homme lui tendit la main.

– Permettez-moi de me présenter, je suis Benoît Gingras, journaliste au *Réveil*, le nouveau quotidien.

– Heureux de faire votre connaissance, monsieur Gingras. C'est mon assistant, Michel Beaulac.

Les deux hommes se serrèrent la main.

– Vous êtes dans la région pour longtemps ?

– Non, encore une dizaine de jours, tout au plus.

Gingras semblait hésitant.

– Pourrais-je vous parler en particulier, monsieur Dumont ?

Le Manchot hésita, regarda Michel qui fit mine de s'éloigner.

– Non, reste, Michel. Monsieur Gingras, je suis ici en vacances, afin de me reposer. Je n'accorderai aucune entrevue, je ne veux pas entendre parler de mon travail de détective privé. Maintenant, veuillez nous excuser...

– Attendez, Manchot...

Le journaliste se reprit :

– Je veux dire, monsieur Dumont. Il se passe un drame, ici, au camp d'entraînement. Je n'ai pas osé parler aux autorités policières. Je suis en possession d'une information capitale concernant un meurtre...

– Mais alors, vous n'avez qu'à tout raconter à la police !

Michel murmura :

– On pourrait peut-être écouter son histoire, patron.

– Vous assistez au match ? demanda le détective.

– Évidemment. Le stade ne sera pas rempli, loin de là. C'est la première partie. Allons nous installer dans les gradins, vous avez vos billets, mais je trouverai sûrement un siège de libre près des vôtres.

Comme les joueurs n'étaient pas encore arrivés sur le terrain, il n'y avait pratiquement personne dans les estrades.

Les trois hommes pouvaient parler sans crainte d'être entendus par les curieux.

– Bon, que savez-vous à propos d'un meurtre ? demanda le Manchot.

– Il faut tout d'abord que je vous parle de Portez. Vous lisez les nouvelles sportives ? Vous avez dû voir son nom...

Ce fut Michel qui s'écria :

– Mais oui, Portez, ce joueur que les Expos auraient découvert dans une île du Sud, c'est ça ?

– Pas tout à fait. Ricardo Portez arrive de Colombie. Il est supposé être une future vedette, un joueur extraordinaire. Eh bien, il est la recrue qui déçoit le plus au camp. Je l'ai vu à

l'entraînement. C'est un simple amateur et je ne vois aucune possibilité pour ce joueur-là.

Le Manchot était impatient.

– Pourquoi nous parler de ce Portez ?

– Vous allez comprendre, monsieur Dumont. À l'exemple de plusieurs journalistes, j'ai tenté d'obtenir une entrevue exclusive avec cette supposée merveille. Mais il refusait de causer avec tout journaliste. Je me suis montré un peu plus persistant que les autres. J'ai attendu Portez à son arrivée au stade, j'ai tenté de le rejoindre à sa sortie, avant qu'il ne parte pour Miami.

Il raconta comment il s'était rendu compte du manque de liberté du joueur colombien.

– Vous comprenez, monsieur Dumont, moi, je ne suis qu'un journaliste, un nouveau dans le métier. Si j'étais allé trouver la direction des Expos, si je leur avais dit que Portez semblait prisonnier de ces hommes qui m'ont paru très louches, on m'aurait ri au nez. Alors, j'ai préféré me taire. C'est alors qu'est arrivée l'affaire du meurtre.

Michel s'écria :

– Ne me dites pas que Portez a été assassiné ?

– Non, pas lui, le chauffeur de la limousine.

Gingras mit la main dans la poche intérieure de son veston et en sortit un étui en cuir, un long porte-monnaie contenant quelques billets de banque et des papiers.

– Tenez, monsieur Dumont, lisez cette coupure de journal.

Le Manchot jeta un coup d'œil sur l'article puis le tendit à Michel.

– Vous êtes certain que c'est le même homme ?

– Aucune erreur possible, monsieur Dumont. Le chauffeur de la voiture était blond, la cicatrice..., et puis, j'ai eu le temps de bien le voir.

Michel remit la coupure de journal à Gingras.

– Et vous n'avez rien dit à la police ? Mais pourquoi ?

– Je ne sais pas. J'ai relevé le numéro de

plaque de la voiture. J'aurais aimé mener ma propre enquête. Si je réussissais à percer le mystère qui entoure Portez, ça ferait tout un article. Ma situation au journal serait assurée pour la vie. Aujourd'hui, j'étais décidé. Après la partie, je voulais me rendre à Miami et tout raconter à la police... Puis, vous êtes arrivé, j'ai entendu votre nom..., et ça m'a donné une idée.

Le Manchot sortit un cigare de sa poche, en coupa le bout d'un coup de dents, l'alluma, puis questionna :

– Laquelle ?

– Je n'ai qu'un appel à faire à Montréal et, tout de suite, on va me donner un budget qui me permettra de retenir vos services.

Robert Dumont s'écria d'une voix forte :

– Il n'en est pas question.

Petit à petit, le stade se remplissait d'amateurs.

Plusieurs avaient entendu la réponse du Manchot et les têtes se tournaient du côté du trio.

– Mais, monsieur Dumont, tout ce que je vous demande...

– J’ai dit non, je suis en vacances, un point, c’est tout. Maintenant, excusez-nous, monsieur Gingras, vous pouvez retourner à votre siège.

– Une seconde !

Le Manchot se retourna brusquement.

– Toi, je t’en prie, ne te mêle pas de ça.

– Mais patron, ici, je ne suis pas votre employé. Moi, l’histoire de Portez m’intéresse. Je pourrais enquêter, monsieur Gingras.

Mais le journaliste refroidit rapidement l’enthousiasme du grand détective privé.

– Je ne voudrais pas vous offenser, monsieur. Je ne doute pas de vos capacités, mais je me demande si, à Montréal, on débloquerait les fonds pour Michel Beaulac.

Le Manchot faillit éclater de rire tandis que Michel était devenu rouge comme un coq gêné.

– Torrieu ! Mon nom est connu partout...

Il était maintenant devenu difficile de causer. Les spectateurs s’engouffraient dans les gradins et, bientôt, un homme demanda à Gingras :

– Puis-je voir votre billet ? Je crois que vous êtes assis à ma place.

– Oui, c'est possible, mais pour quelques minutes, vous ne pouvez pas prendre un siège plus haut, j'ai à causer avec monsieur, ce ne sera pas long.

– O.K., mais pas longtemps. J'ai payé assez cher pour avoir un bon billet.

Il alla s'installer plus haut dans les gradins.

– Alors, monsieur Dumont, vous refusez de m'aider ?

Le Manchot avait eu le temps de réfléchir.

– Inutile d'entrer en communication avec vos patrons, monsieur Gingras. Cependant, vous allez me confier le numéro de plaque de la voiture. J'ai un ami dans la police à Miami, le lieutenant Fraser, il pourra obtenir quelques renseignements.

Robert Dumont se tourna du côté de Michel :

– Tu te souviens de lui ?

Michel fit mine de ne pas avoir entendu la

question. Il préférait ne pas parler de cette affaire. Le jeune détective n'était venu qu'une fois à Miami, mais il s'en souviendrait jusqu'à la fin de ses jours. C'était, en effet, en Floride que le Manchot avait trouvé, assassinée, la seule personne qu'il avait véritablement aimée dans sa vie. Et il s'était vengé des assassins d'une façon atroce. Non, Michel ne pouvait oublier. Il ne voulait surtout pas que son patron ressasse ces souvenirs pénibles.

« Ça fait plus de deux ans et il n'a pas oublié. Je sais qu'il a une vie amoureuse active, mouvementée, mais jamais plus il ne s'attachera à une autre femme. Son cœur est devenu de pierre. »

Le Manchot ne répéta pas la question. Il avait compris la discrétion de Michel.

Le journaliste s'était empressé de tirer son calepin de sa poche. Il copia le numéro de la plaque d'immatriculation, remit la feuille au Manchot, puis il lui donna le nom de son hôtel, à West Palm Beach.

– Je suis là, ordinairement jusqu'à midi ;

autrement, vous me trouverez ici, au stade. Je ne sais comment vous remercier, monsieur Dumont.

– Remarquez bien une chose, je n'enquête pas sur les activités de votre joueur de baseball, je ne prendrai des renseignements que sur la voiture.

– Déjà, vous m'aidez beaucoup. Encore une fois, merci.

Gingras se leva et fit signe au spectateur qu'il pouvait regagner son siège.

Michel se leva également.

– Vous, tout à l'heure, dit-il au Manchot, vous avez pris une bière et moi, rien. Je descends me chercher un « coke ».

Et il accompagna le journaliste.

– Gingras !

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Vous voulez un conseil ? Communiquez avec vos patrons à Montréal et demandez un budget supplémentaire. Je connais bien Robert Dumont, vous savez. Même s'il ne plonge que le bout de son nez dans une affaire, il ne s'en retire

jamais. Vous apprendrez sûrement tout sur ce
Ricardo Portez !

IV

Congédiement

La nouvelle fit la première page de toutes les publications sportives.

La direction des Expos, après une courte réunion au cours de laquelle on avait étudié le cas de Ricardo Portez, avait décidé de retourner immédiatement le jeune homme à l'un de leurs clubs fermés. Ils disaient avoir surestimé les qualités de ce joueur colombien, mais on avouait qu'il n'y avait pas de place pour un joueur de son calibre avec l'équipe de la métropole canadienne.

– Surprenant, il est retranché avant même d'avoir joué une seule partie d'exhibition, dit le Manchot.

– Oui et, dans ce journal, Portez parle de retourner dans son pays. Autrement dit, on le

laisse libre, il jouera avec un club-école ou c'est le congédiement.

– Et par le fait même, l'enquête de ce jeune Gingras devient inutile.

– Moi, je ne trouve pas, torrieu, bien au contraire. Plusieurs dépisteurs ne peuvent se tromper. Portez a un talent fou, tout le monde l'a affirmé. Mais pourquoi, au camp d'entraînement, a-t-il montré si peu d'enthousiasme ? À mon avis, ce type a des ennuis..., et parlant de journaux, vous avez dû lire les articles sur la pègre de Miami ? Vous savez qui la dirige, maintenant ?

– Des Colombiens !

– Justement et Portez en est un. Vous ne trouvez pas ça étrange, patron ?

Comme le Manchot ne répondait pas, Michel demanda au bout de quelques secondes :

– Avez-vous pu rejoindre le lieutenant Fraser ?

– Il doit me rappeler. Heureusement que nous avons le service téléphonique dans cette maison mobile, autrement...

Yamata parut dans la porte donnant sur la

véranda :

– Robert, vous êtes demandé au téléphone..., et toi, mon Pitou, entre, le repas est prêt.

Le Manchot alla prendre le récepteur. Michel tendit l'oreille.

– Comment allez-vous lieutenant ?... Oui, ça va... Je préfère ne plus jamais parler de cette affaire. J'ai un service à vous demander...

Michel l'entendit donner le numéro de la plaque d'immatriculation de la voiture.

– Je veux savoir à qui appartient l'automobile. En même temps, enquêtez sur son propriétaire. Ce doit être un homme riche. La voiture est une véritable limousine à ce qu'on m'a dit.

Un instant plus tard, le Manchot rajouta :

– Non, une petite enquête de routine, au sujet d'un accident... Je vous remercie lieutenant, j'attendrai de vos nouvelles.

Sitôt que le Manchot eut raccroché, Candy demanda :

– Qu'est-ce que vous complotez, vous deux ?

Michel répliqua :

– Est-ce qu'on vous a demandé ce que vous aviez fait cet après-midi ? Vous n'êtes revenues qu'à sept heures. Le patron et moi avons décidé de nous préparer des sandwichs quand vous êtes apparues. Ils étaient bien, les types avec qui vous avez passé l'après-midi ?

Yamata se glissa vers son amoureux et lui noua les bras autour du cou.

– Il est jaloux, c'est merveilleux, c'est parce qu'il m'aime toujours.

– S'il savait toutes les offres qu'on a reçues, ajouta Candy, il en ferait une syncope.

– On connaît ça : « Grande parleuse, petite faiseuse. »

La conversation continua sur un ton badin. Seul, le Manchot paraissait soucieux, si bien qu'une fois le repas terminé, Candy demanda à Michel à voix basse :

– Qu'est-ce qu'il a ?

– Un service qu'un ami lui a demandé. Il a appelé le lieutenant Fraser et ça a éveillé un tas

de souvenirs.

– Je comprends.

Lorsque les femmes eurent terminé la vaisselle, on décida de jouer aux cartes. Robert Dumont avait retrouvé sa bonne humeur.

« Après tout, ce joueur, Portez, c'est le moindre de mes soucis. »

*

– La voiture appartient à Luigi Grassini, dit le lieutenant. Vous connaissez ce type, Robert ?

– Non, c'est la première fois que j'entends parler de lui.

– Il fait partie de la mafia, c'est même l'un des chefs. On peut difficilement le prendre en flagrant délit, mais on le surveille de très près. Tiens, il y a trois jours, on a découvert le cadavre de son chauffeur, assassiné. Nous sommes persuadés que c'est un règlement de comptes. Mais ici, à Miami, il en survient trois ou quatre

par semaine.

– Vous êtes-vous occupé de l'enquête sur la mort de ce chauffeur ?

– Pas personnellement, mais j'ai pensé consulter le dossier. Je n'ai rien appris.

– Vous saviez peut-être que tous les jours, ce type...

– Modrigo ?.

– Celui qui a été tué.

– C'est son nom, fit le lieutenant.

Le Manchot reprit sa question :

– Saviez-vous que Modrigo se rendait tous les matins, à West Palm Beach, pour y conduire Ricardo Portez, un joueur qui fait partie de l'organisation des Expos de Montréal ?

Le lieutenant Fraser était au courant.

– Mais il n'y a rien d'anormal là-dedans. Portez est un Colombien. Or, Luigi Grassini traite des affaires avec des gens de ce pays. On lui a sans doute demandé de se charger de Portez.

– Tout de même, il est curieux qu'un joueur de

baseball fréquente des types du milieu, vous ne trouvez pas ?

– Possible !

– Vous ne sauriez pas où loge Portez, le joueur colombien, par hasard ?

Le lieutenant donna le nom d'un petit hôtel de Miami.

– Rien de luxueux. J'ai l'impression que ce jeune joueur a préféré obtenir une généreuse allocation de logement et qu'il met de l'argent de côté.

Enfin, le Manchot raccrocha.

– Allons, venez jouer, patron, on vous attend, c'est à vous.

– Vous allez terminer votre partie sans moi. Mon ami Fraser m'a invité pour aller prendre un verre, avec lui à Miami. Il m'attend.

Michel esquissa un sourire. Il savait fort bien que le Manchot inventait une excuse.

– Vous voulez que je vous accompagne ?

– Mais non, nous voulons ressasser de vieux

souvenirs. Toi, tu as à peine entrevu le lieutenant Fraser.

– Monsieur Dumont a raison. Reste avec nous, Michel, fit Yamata. Quand nous sommes seules toutes les deux, Candy et moi, nous ne sommes pas braves dans cette grande maison.

– On pourrait nous violer, ajouta Candy.

– Tu aimerais trop ça, ricana Michel.

Le Manchot, après être passé rapidement dans la salle de bain, était déjà prêt à partir.

– Je prends la voiture. Bonsoir, amusez-vous bien.

On entendit démarrer l'automobile. Bientôt, la voiture du Manchot s'engagea sur le boulevard Hallandale en direction est. Il fila ainsi jusqu'au bord de l'océan. Il emprunta le boulevard Collins, traversa Miami Beach avec ses nombreux motels, ses enseignes aux néons de mille couleurs, ses nombreux centres d'achats. Il arriva enfin au cœur de Miami.

Il mit quelque temps avant de trouver la rue où se trouvait le petit hôtel Colonial.

Ce n'était sûrement pas un hôtel pour les touristes, car il était situé au centre de la ville, loin de la mer. Le Manchot descendit de voiture. Beaucoup de Noirs, surtout des Cubains, fréquentent le quartier. On regardait même les Blancs d'un air bizarre. On suivit le détective des yeux jusqu'à ce qu'il s'engouffre à l'intérieur du petit hôtel.

L'endroit était malpropre, les murs n'avaient pas été repeints depuis de nombreuses années. Les marches de l'escalier, qui menait au second plancher, étaient recouvertes d'un tapis usé à la corde.

« Au Québec, on appellerait ça, un trou. »

Sur une des portes, près de l'entrée, une pancarte annonçait qu'il ne restait plus de chambres à louer. Tout de même, le Manchot frappa.

– Vous savez pas lire l'anglais, fit un gros homme en entrebâillant la porte. J'ai rien à louer.

Il allait repousser le battant mais, rapidement, le Manchot glissa son pied dans l'encoignure.

– Ricardo Portez habite ici ?

– Vous êtes un journaliste, je suppose ? Il ne reçoit personne. D'ailleurs, il est sorti présentement.

– Merci du renseignement.

Le Manchot allait s'éloigner.

– Je ne vous conseille pas de l'attendre, c'est mieux pour votre santé, les amis de Portez protègent leur poulain. On le surveille de près. Ce joueur-là vaut une petite fortune. C'est pour ça qu'on le mêle pas aux autres.

Le bonhomme était jasant. Le Manchot en profita.

– Ne me dites pas qu'on place un gardien, même dans sa chambre ?

L'autre éclata de rire.

– Exagérez pas, il n'est quand même pas prisonnier.

– Alors, je pourrais l'attendre dans sa chambre, qu'est-ce que vous en dites ?

Le Manchot avait tiré un billet de cinq dollars

de son portefeuille. Les yeux du concierge dévoraient littéralement le billet.

– J’ignore si j’ai la clef. Je n’ai pas les doubles pour tous les appartements. Vous savez comment sont les chambreurs ? Ça loue pour une soirée, ça oublie de nous remettre la clef...

Il fouillait dans un trousseau qu’il avait retiré de sa poche.

– Non, c’est bien ce que je croyais...

Le Manchot tendit deux autres billets, mais d’un dollar cette fois. L’homme voulut les prendre.

– Non, ils seront à vous si vous trouvez la clef.

Le bonhomme s’écria aussitôt :

– Je l’ai !

Il la tendit au Manchot tout en lui arrachant les deux billets des mains. Le détective lui saisit le poignet avec sa prothèse.

– Pas si vite, l’ami, c’est quelle chambre ?

– Numéro 4, à droite, au haut de l’escalier.

– Il est bien entendu que vous gardez le

silence, n'est-ce pas ?

Il appliqua de la pression sur sa prothèse. Les yeux du gros homme semblèrent encore s'arrondir ; il chercha à réprimer une grimace.

– Pas un mot, compris ? J'attends Portez dans sa chambre, je veux lui faire une surprise et, si ça peut vous rassurer, je suis un ami, je ne lui veux aucun mal.

Le Manchot monta l'escalier et entra rapidement dans la chambre numéro 4. C'était loin d'être luxueux. Un lit, un bureau, une petite table, deux chaises droites et un fauteuil dont les ressorts cherchaient à sortir du siège.

Dumont ferma la porte et sortit une lampe de poche miniature. Il souleva l'une des deux chaises et la plaça dans un coin, derrière la porte. De cette façon, Portez ne le verrait pas en entrant.

Mais à la suite de la courte conversation qu'il avait eue avec le concierge, il regrettait de ne pas avoir apporté son Colt 45. Ordinairement, cette arme ne le quittait jamais, mais depuis qu'il était en vacances, le Manchot l'avait rangée dans le

fond d'un tiroir.

Deux longues heures s'écoulèrent. Tout était silencieux dans le petit hôtel. Les locataires n'étaient sûrement pas nombreux.

Il passait onze heures du soir lorsqu'il entendit des bruits de voix, puis quelqu'un grimpa l'escalier. La clef tourna dans la serrure de la chambre numéro 4 et la porte s'ouvrit.

Ricardo Portez allongea le bras, atteignit le commutateur et une faible clarté éclaira la mansarde. Il referma la porte et c'est alors qu'il aperçut le Manchot.

– Ah çà, mais qu'est-ce...

Rapidement, le détective avait mis un doigt sur sa bouche.

– Pas un mot, je suis ici pour vous aider, Portez, fit-il à voix basse. Quelqu'un vous accompagnait ?

L'athlète de couleur hésita. Il ne savait pas du tout à qui il avait affaire.

– J'étais avec un ami.

Le Manchot entrouvrit la porte de la chambre et tendit l'oreille. Il perçut nettement la voix du concierge.

– Il m'a donné deux dollars seulement. Le renseignement en vaut plus que ça !

Comme il l'avait deviné, pour se faire quelques dollars de plus, le gros homme avait décidé d'éventer la mèche. Rapidement, le Manchot referma la porte.

– Votre ami va monter voir qui je suis. On se connaît depuis longtemps.

Ricardo, immédiatement, éleva la voix.

– Henry, quelle surprise, ça fait au moins trois ans qu'on ne s'est pas rencontré.

– Depuis mes dernières vacances. J'ai cherché à te voir au stade, mais ce n'est pas facile. Heureusement, je possède des amis dans le club. J'ai pu obtenir ton adresse.

– Attends un peu que je te serve un verre.

Le joueur alla ouvrir la garde-robe, sortit une bouteille, se glissa dans sa salle de bain et rinça deux verres sous l'eau.

Le Manchot, pendant ce temps, avait collé son oreille contre le battant. Il n'entendait aucun bruit. Tournant lentement la poignée, il ouvrit la porte d'un coup sec. Il n'y avait personne dans le corridor.

Celui qui surveillait Portez avait dû être satisfait de ce qu'il avait entendu.

– Ne parlons pas trop fort, recommanda cependant le détective.

Ricardo lui tendit un verre contenant une bonne rasade de bourbon.

– Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?

– Mon nom est Robert Dumont, je suis de Montréal, détective privé.

Le jeune homme fronça les sourcils.

– Détective privé ? Mais qu'est-ce que vous venez faire ici ?

– On a retenu mes services pour enquêter sur votre comportement.

Aussitôt, il se rebiffa.

– Je n'ai absolument rien à dire. Ce que je fais

ne regarde que moi.

– Oh, mais ça regarde également les dirigeants du club des Expos qui vous ont invité à leur camp d’entraînement. Ils paient toutes vos dépenses et, si vous le vouliez, vous pourriez probablement vous dénicher un poste au sein de l’équipe. Mais voilà, vous ne semblez pas intéressé.

Portez jouait avec son verre, semblant hypnotisé par le fond.

– Ce n’est pas tout. Des hommes qui vous surveillent de très près, vous conduisent tous les jours au camp d’entraînement. On vous attend à la sortie, on vous empêche de parler aux journalistes.

– C’est que, ce sont mes gérants. Je parle très mal l’anglais. Ils ont peur que je dise des bêtises qui pourraient nuire à ma carrière.

– Je ne vous crois pas. Vous avez du talent et pourtant, vous jouez très mal, si mal que les Expos ont décidé de vous congédier. Enfin, j’ai su par un ami haut placé, dans la police, que vous êtes mêlé de près à une affaire de meurtre.

Cette fois, le coup porta. La main trembla légèrement, la recrue pâlit, voulut dire quelque chose mais il ne semblait pas trouver les mots nécessaires.

– Vous voulez plus de détails ? C’est le conducteur de votre limousine qui a été tué. Comme vous voyez, je suis bien renseigné.

Portez s’écria :

– Je n’ai rien eu à voir dans ce meurtre. J’étais ici, dans ma chambre quand Modrigo a été tué.

Il se mit à crier en espagnol. Dumont, peu familier avec cette langue ne comprenait qu’un mot par-ci, par-là. Enfin, le Colombien termina son monologue.

– Prévenez la police, allez-y. Faites-moi arrêter si vous voulez. Mais pour l’instant, je vous ai assez vu. Allez-vous-en ! Sortez, vous entendez ?

Le Manchot ne bougea pas d’un pas. Lentement il mit la main dans sa poche et sortit une carte d’affaires.

– Vous comprenez fort mal, monsieur Portez.

Mon but n'est pas de vous faire arrêter, bien au contraire, je veux vous aider. Oh, je sais qu'il est difficile de faire confiance à un étranger. Aussi, je veux que vous vous renseigniez sur moi.

Il écrivit quelques mots derrière sa carte.

– Vous avez mon adresse à Hallandale et mon numéro de téléphone. Si jamais vous avez besoin d'aide, téléphonez-moi. Mais, sachez que je ne suis en Floride que pour quelques jours.

Il tendit la carte à Portez et, comme ce dernier ne la prenait pas, il la laissa tomber sur le lit.

– J'aurais dû ne pas intervenir dans vos affaires. Je suis ici en vacances. Mais un ami qui veut votre bien a insisté pour que je vous voie. À moins que vous vous mettiez en communication avec moi, je ne chercherai pas à vous revoir.

Et sans même jeter un coup d'œil à la jeune recrue, il sortit de la chambre.

« J'ai nettement l'impression que Portez cache un secret... mais lequel ? Il semble craindre quelque chose..., il est sûrement exposé au danger et... »

Il haussa les épaules en songeant au jeu de mots qu'il venait de faire, bien malgré lui. « Un joueur des Expos, exposé au danger..., ridicule. Pourquoi ai-je accepté de m'occuper de cette affaire ? »

Il s'en voulait. Il descendit rapidement l'escalier, se retrouva dans la rue et se dirigea vers sa voiture.

Deux jeunes Noirs se tenaient près de l'automobile. Ils s'éloignèrent de quelques pas en voyant paraître le Manchot.

« Heureusement que je ne me suis pas attardé, ces voyous auraient pu voler ma voiture. »

Il allait ouvrir la portière lorsqu'un des garçons s'approcha.

– Hé, man ! T'aurais pas une cigarette ?

– Je ne fume pas.

– Minute, man ! T'as sûrement un dollar ou deux pour que je m'en achète ?

– Allons, fichez-moi la paix. Je vous préviens, je n'ai pas du tout le goût de m'amuser, ce soir.

Le Manchot s'était retourné, s'appuyant le dos contre la portière de sa voiture.

Ce mouvement lui permit d'apercevoir le second type qui s'apprêtait à l'attaquer par derrière. Il eut juste le temps d'allonger la jambe et de frapper le jeune homme avec son pied.

L'autre voulut se jeter sur lui, mais le Manchot lui décocha une droite qui l'envoya rouler au sol. Les deux jeunes hommes ne s'attendaient sûrement pas à une riposte aussi vive.

Avant même que les deux garçons ne se relèvent, le Manchot avait ouvert la portière et se préparait à se glisser sur la banquette avant. À ce moment précis, trois autres hommes sortirent de la ruelle et foncèrent sur lui.

Le Manchot se débattit de son mieux. Les coups pleuvaient de partout. Les deux premiers, qu'il avait frappés, s'étaient relevés et aidèrent leurs collègues. Seul contre cinq, le détective privé n'y pouvait rien et bientôt, il croula au sol où on continua à le rouer à coups de pied.

Il comprit que si un miracle ne se produisait pas, il allait sans doute se retrouver dans un monde meilleur.

V

Shirley

Le Manchot ouvrit les yeux, mais tout était embrouillé. Il ne pouvait rien voir. Il sentit qu'on cherchait à le soulever.

– Aidez-moi, ils peuvent revenir.

C'était une voix de femme. Comment cette fille se trouvait-elle là ? Il n'en savait rien. Combien de temps était-il resté inconscient ? Il ne pouvait le dire.

Difficilement, il réussit à se remettre sur pied, mais il était chancelant. Tout tournait. Il ne pouvait retrouver son équilibre. Il se retint à la fille pour ne pas glisser au sol et elle le poussa vers une voiture, ouvrit la portière arrière.

– Allons, montez. Faites vite.

Dumont rampa littéralement à l'intérieur de la

voiture. Maintenant, il était étendu sur la banquette arrière. Il entendit vaguement une portière se refermer et une autre s'ouvrir. La voiture se mit en marche.

– Où veux-tu que je te conduise ? Moi, j'aime pas la police, je te préviens. Si tu veux que je te mène à un hôpital, tu te débrouilleras seul pour y entrer.

Maintenant, le Manchot entendait bien la voix, mais il ne pouvait répondre. Sa bouche, sa mâchoire, tout son visage semblait paralysé.

Voyant qu'elle ne recevait pas de réponse, la fille continua à rouler pendant un bon moment. Le Manchot, à l'arrière, avait réussi à se redresser tant bien que mal. Il recouvrait ses sens. On l'avait battu, mais jusqu'à quel point ? Il l'ignorait totalement.

La fille qui l'avait sauvé vit dans son rétroviseur que son passager avait réussi à s'asseoir.

– Comment vous sentez-vous ?

– J'ai mal... ma bouche...

– On a dû vous frapper durement à la mâchoire. Heureusement que je suis arrivée. Ils se sont sauvés en voyant que je stationnais ma voiture derrière la vôtre. Ils vous auraient sûrement tué. Pensez-vous pouvoir vous tenir debout ?

– Probablement.

– T'es pas Américain, toi, tu parles avec un accent.

Le Manchot ne répondit pas. La fille continua de rouler en silence et bientôt, le détective comprit qu'elle stationnait sa voiture.

Elle vint ouvrir la portière arrière et, pour la première fois, Dumont s'aperçut qu'il s'agissait d'une Noire. Jeune, jolie ? Il ne pouvait le dire.

– Descends, je vais t'aider.

Une fois dans la rue, le Manchot se redressa et respira l'air à pleins poumons.

– Appuie-toi sur moi.

– Où me conduisez-vous ?

– Chez moi. On va tenter de te remettre en

forme. Ensuite, tu feras ce que tu voudras.

Heureusement, l'appartement de la fille était au rez-de-chaussée.

– Appuie-toi contre le mur pendant que j'ouvre.

Elle l'aida à entrer dans l'appartement et le conduisit jusqu'à un divan.

– Étends-toi, je reviens.

Le Manchot ferma les yeux. Il sursauta lorsqu'il sentit quelque chose de froid sur son front. La fille y avait déposé une serviette glacée qui lui descendait presque jusqu'au nez.

– Laisse-toi faire.

Elle lui enleva ses chaussures, ses bas, puis il sentit qu'elle lui retirait ses pantalons.

– T'as reçu des mauvais coups dans les côtes, mon gars. Soulève-toi un peu que je retire ta chemise.

Maintenant, il était nu comme un ver.

– Bouge pas, je reviens.

Le Manchot en profita pour se redresser. Si sa

bouche et sa mâchoire le faisaient encore souffrir, il était beaucoup moins étourdi.

Déjà, il commençait à se poser des questions.

– Ai-je été la victime de simples voleurs ou est-ce parce que je suis allé rendre visite à Portez qu'on m'a attaqué ?

– Je vois que ça va mieux.

Dumont tourna la tête. La fille était debout, dans l'encadrement de la porte, entièrement nue.

Elle avait un corps d'une beauté exceptionnelle. Mince, plus grande que la moyenne, elle possédait des seins qui se tenaient au garde-à-vous, comme deux sentinelles. La faible lueur d'une lampe de table faisait briller sa peau chocolatée. Elle n'était pas très jolie, mais pas laide non plus. Ses cheveux, même s'ils étaient crépus, étaient bien coiffés et elle avait les yeux un peu trop maquillés au goût du Manchot.

« Une fille de vie du coin, sans doute. »

– Je me nomme Shirley et toi ?

– Robert !

– Ne te fais pas d'idées. Premièrement, tu es loin d'être en forme et je ne me donne jamais au premier venu. Je ne veux pas que tu méjuges mal. Si je me suis dévêtue, c'est pour t'aider à prendre ta douche. Allons, debout.

Le Manchot se redressa.

– Te cache pas, sois pas scrupuleux, j'en ai vu d'autres, tu sais.

Elle passa sa main autour de sa taille et l'aida à avancer. L'eau coulait dans la salle de bain.

– Monte dans le bain, appuie-toi sur le mur, je te rejoins. C'est pas trop chaud ?

– Non.

– Ce sera beaucoup plus froid tantôt. Quand j'ai fini ma culture physique, je termine toujours avec une douche presque glacée.

Elle s'était emparée d'un savon et le frottait partout. Elle lui lava même la figure.

– T'es bien faite, murmura le Manchot.

– Je vois que ça va mieux. En général, les filles de ma race ont toujours une belle poitrine,

dures comme du fer, mais la plupart, quand elles atteignent la quarantaine se laissent aller et alors, ça devient mou comme de la gélatine. Attention, je coupe l'eau chaude petit à petit.

L'eau glacée permit au Manchot de retrouver tous ses esprits. Shirley arrêta complètement le jet d'eau, sortit de la douche et s'empara d'une serviette.

– Je vais y aller lentement pour ne pas te faire mal. J'ai l'impression que tu auras des bleus demain, toi. Heureusement, y a rien de cassé.

Maintenant, elle lui frottait les cuisses avec délicatesse, c'était comme une caresse. Soudain, Shirley éclata de rire.

– Je vois que tu es encore bien vivant ! Allons, viens t'étendre sur le divan.

Lorsque le Manchot fut couché, la fille partit en emportant ses vêtements. Quand elle revint, elle portait un déshabillé rose pâle, entièrement transparent. Ça la rendait encore plus aguichante.

– Tu dors ? demanda-t-elle d'une voix douce.

Le détective ouvrit les yeux.

– Non, murmura-t-il en admirant le corps superbe de la fille.

Elle s’assit sur le bord du lit.

– Je me suis permis de fouiller dans les poches de tes pantalons et de ton veston. On a pris ton argent, mais ils ont laissé tes papiers et même tes chèques de voyage.

Le Manchot esquissa difficilement un sourire.

– Je suis chanceux. Une chose est certaine, ce n’étaient que des voyous qui ont voulu me faire les poches.

Shirley se leva, prit deux cigarettes dans une boîte en verre qui se trouvait sur la table et entendit une au Manchot.

– Non, merci, je préfère ne pas fumer ; la douche me fait très mal. Après avoir allumé sa cigarette, elle demanda :

– J’ai vu, sur tes papiers, que tu viens de Montréal et tu es détective privé. C’est bien vrai ?

Le détective approuva d’un signe de tête.

– Tout à l’heure, tu paraissais content quand tu t’es rendu compte qu’on t’avait volé. Tu pensais qu’on t’avait attaqué pour autre chose ?

Le Manchot aurait préféré dormir. Aussi, il ne répondit pas tout de suite à la question de la jolie Noire.

– Tu sortais de la maison de chambres et...

Elle hésitait longuement.

– J’ai un ami qui demeure là..., Ricardo Portez, joueur de baseball.

Ce nom tira complètement le Manchot de sa torpeur.

– C’est justement lui que j’ai visité. Je sortais de son appartement quand on m’a attaqué.

– Pourquoi t’intéresses-tu à Portez ?

Le détective n’aimait pas du tout les questions de la fille. Elle cherchait à lui tirer les vers du nez.

– J’ai un ami qui fait partie de la police de Miami. Il m’a laissé entendre que le nom de Portez avait été mentionné dans une cause de

meurtre. Alors, comme je suis détective privé, il m'a demandé de l'aider dans l'enquête. Et toi, quand as-tu rencontré Portez ?

Elle se pencha sur le Manchot et l'embrassa longuement.

– Nous causerons de tout ça plus tard. Pour le moment, il faut te reposer. Je vais te donner un bon massage, ça va faire du bien à tes muscles. Tourne-toi sur le ventre, pendant que je vais chercher un liniment.

Ce n'était sûrement pas la première fois que Shirley donnait un massage. Elle savait pétrir les muscles, ses jointures couraient le long de la colonne vertébrale, appuyant sur chacun des disques.

– Si je te fais mal, dis-le-moi.

– Au contraire, j'ai l'impression que ça me fera un bien immense. Modrigo, ce nom te dit quelque chose ?

Le Manchot sentit les mains presser plus fortement dans son dos, la fille était troublée. Elle fit mine de ne pas avoir entendu la question, mais

le détective avait fort bien vu sa réaction.

– Tourne-toi sur le dos, on t’a également frappé à la poitrine.

Dumont obéit et elle se mit à le masser en silence. Le massage, maintenant, tirait à sa fin.

– L’alcool est sec, je vais ajouter un peu de poudre, tu auras la peau douce comme celle d’un bébé.

Cette fois, les mains de Shirley effleuraient à peine le corps du Manchot. C’était devenu beaucoup plus des caresses qu’un massage.

– Shirley, murmura le détective.

– Allons, laisse-moi faire, tu te sentiras beaucoup mieux lorsque j’aurai terminé.

– Je préférerais me reposer. Tu me plais beaucoup. Je voudrais profiter de chacun des moments que je passerai avec toi... Donne-moi plutôt une cigarette. Je n’ai plus du tout sommeil, le massage m’a ravigoté, nous allons causer.

C’est à contrecœur qu’elle déposa la boîte de poudre sur la table et qu’elle tendit une cigarette au Manchot. Le détective avait remonté le drap

qui cachait maintenant sa nudité. Il souleva l'oreiller et s'assit.

– Tu n'as pas répondu à ma question, tout à l'heure...

– Robert, tu me plais énormément. Tu veux un conseil ? Ne t'occupe pas de l'affaire Modrigo, du joueur de baseball, Ricardo Portez.

– Pourquoi ?

Comme elle gardait le silence, le Manchot reprit :

– J'ai de nombreuses questions à poser à cette future vedette. Comment se fait-il qu'il joue si mal ? C'est une chose pratiquement impossible..., à moins que ce ne soit volontaire.

C'était un véritable monologue. Shirley, assise sur le bord du lit, regardait fixement devant elle, comme si elle n'écoutait pas du tout le Manchot.

– Pourquoi Portez ne fait-il pas comme les autres joueurs ? Pourquoi n'est-il pas à West Palm Beach avec ses coéquipiers ?

Enfin, elle décida de parler :

– Portez n'est pas le seul joueur qui voyage soir et matin. Plusieurs ont des maisons en Floride.

– D'accord, mais ce n'est pas le cas de Portez.

– Justement, s'écria la jolie Shirley, le cas de Ricardo est pire que les autres. Il ne connaît absolument personne sur l'équipe. Il se sent dépaysé aux États-Unis, il parle mal l'anglais. Il faut qu'il s'adapte à la vie américaine. Modrigo était Colombien. Il y en a plusieurs autres qui habitent Miami. Alors, ils ont adopté Portez, ils s'occupent de lui. Ici, il a trouvé des frères, de véritables parents.

– Shirley, tu es colombienne ?

– Pas du tout, je suis américaine, comme toi... Oh pardon, j'oubliais, que tu es un Canadien.

– Alors, comment as-tu connu ces types de Colombie ? Portez et ses amis ?

Habilement, faisant preuve d'une patience d'ange, le Manchot réussissait à la faire parler.

– Je suis danseuse. J'ai même fait du ballet, mais le travail est plutôt rare alors j'ai dû monter

un numéro pour les boîtes de nuit. Aujourd'hui, je dois danser nue, autrement, je n'aurais pas de travail. C'est au club que j'ai connu Alfredo.

– Alfredo ?

– Alfredo Modrigo. Il travaillait au club de monsieur Grassini. Alfredo est tombé amoureux de moi. Nous vivions ensemble. Mais..., Portez... me faisait de l'œil. Modrigo n'aimait pas ça. Ces Colombiens se querellent facilement, ils en viennent parfois aux coups.

– Tu veux dire...

– Alfredo a voulu parler à Ricardo. Les deux hommes devaient se rencontrer, j'ignore où.

Elle baissa les yeux.

– Je n'ai plus jamais revu Alfredo. Le lendemain, on trouvait son corps. Il avait été tué.

Le Manchot n'en croyait pas ses oreilles.

– Tu crois que Ricardo Portez, ce jeune joueur de baseball, qui a une chance unique de se tailler une carrière dans les ligues majeures, aurait tué pour une fille qu'il connaît à peine ?

– Je n'en sais pas plus long. Je ne veux pas être mêlée à cette histoire. J'ai beaucoup trop parlé.

Elle se leva :

– Tu as raison, tu fais mieux de dormir. Mais tu seras mal couché sur ce divan. Je veux que tu prennes ma chambre.

Le détective protesta.

– C'est un ordre, dit-elle. Debout, monsieur le détective. Tu couches dans mon lit et moi, sur le divan. Si tu refuses, je te mets à la porte.

Robert Dumont se leva, non sans difficulté et Shirley l'aida à se rendre à sa chambre. L'appartement était magnifiquement décoré, il y avait des miroirs presque partout. Le lit était immense, l'homme qui avait installé Shirley avait dû dépenser une petite fortune.

– Très joli, murmura le détective. Ses pieds s'enfonçaient dans les épais tapis placés tout autour du lit.

– Je te laisse, repose-toi. Et Shirley l'embrassa passionnément, frottant son corps contre celui du

Manchot.

– Fais de beaux rêves.

– Je n’y manquerai sûrement pas.

Elle sortit de la chambre, après avoir éteint les lumières et elle referma soigneusement la porte.

Le détective n’avait pas sommeil. Soudain, il entendit un murmure, quelqu’un parlait dans la pièce voisine.

Il se leva. Les épais tapis couvraient le bruit de ses pas. Il colla son oreille contre la porte, il reconnut la voix de Shirley, mais il ne pouvait entendre ce qu’elle disait.

« Elle est seule, donc, elle téléphone ! »

Lentement, le Manchot retourna dans son lit. S’il avait été en possession de tous ses moyens, il se serait empressé de fuir cet appartement où il se sentait en danger.

À qui Shirley avait-elle téléphoné ? Ces hommes qui avaient déjà assassiné l’un des leurs pouvaient sûrement commettre un autre meurtre.

« Je ne crois pas du tout l’histoire qu’elle m’a

contée. Mais on va tenter de faire accuser Portez
du meurtre de Modrigo. Pourquoi ? »

Mais la fièvre et la fatigue eurent raison de lui
et il s'endormit, même si son intuition lui
murmurait que le danger était constant !

VI

Recherché pour meurtre

– Michel !

Le grand Beaulac ouvrit les yeux. Candy était debout, près de son lit.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

– Pas si fort, tu vas réveiller Yamata.

Michel se glissa hors du lit et sortit de la chambre, précédé par Candy.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Il est quatre heures du matin, murmura Candy.

– Et puis, après ?

– Je me suis levée pour aller à la salle de bain. Robert n'est pas rentré.

– « Sacrament » ! murmura Michel. Il n'était

guère de bonne humeur.

– Me réveiller pour me dire ça, mais tu es folle, quoi ? Tu n'es pas engagée pour surveiller le patron ? C'est pas un enfant, tu sais. Tu n'es pourtant pas une sainte nitouche. Est-ce que toi, on te surveille toutes les nuits pour voir si tu es seule ?

– Ne sois pas idiot, je suis inquiète. Robert voulait mener une enquête et il y a eu un meurtre..., c'est du moins ce que tu as dit.

– Il est allé rencontrer un joueur de baseball pour lui poser quelques questions, du moins, c'est ce que je crois. Mais il se peut également qu'il ait revu le lieutenant Fraser, un vieil ami. Alors que font des amis qui ne se sont pas vus depuis des mois ? Ils vont boire un verre ensemble.

Michel élevait la voix et Yamata s'éveilla.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Rien, rien, dors, c'est Candy qui a fait un cauchemar.

Et il ferma la porte.

– Faut-il que je te fasse un dessin ? Deux amis

se revoient, ils vont prendre un verre, ils rencontrent des filles et tu connais le patron, maudit ! C'est un homme et il ne déteste pas les femmes.

– Si tu crois que c'est ça..., excuse-moi de t'avoir éveillé.

– Va donc te coucher, espèce d'idiot. Me réveiller au beau milieu d'un rêve. J'étais sur une île, avec sept beautés...

– Pauvres filles, elles devaient trouver le temps long, fit Candy en entrant dans sa chambre.

Michel retourna s'étendre près de sa Japonaise.

– C'est un bruit qui l'a réveillée et elle a eu peur. J'espère que je me rendormirai. Torrieu ! Il faut toujours qu'elle me dérange.

Le grand Beaulac ne voulait pas se l'avouer, mais lui aussi était inquiet. Ce qu'il avait dit à Candy était vrai. Robert Dumont n'avait de compte à rendre à personne, mais quand même...

« S'il lui était arrivé quelque chose... »

Bientôt, le jour se leva. Michel n'avait pu se

rendormir.

*

Le Manchot s'éveilla en sursaut. Le jour commençait à percer au travers des épaisses draperies.

– Comment te sens-tu ?

Il se retourna. Shirley était couchée près de lui.

– Je m'ennuyais toute seule, fit-elle en collant son corps contre celui du détective.

La jeune Noire était nue. Elle embrassa longuement le Manchot.

– Hum..., tu sembles en pleine forme.

Et prenant la main droite du Manchot, elle la plaça sur un de ses seins.

– Caresse-moi. J'ai envie de toi, je te veux !

Shirley était une amoureuse experte, passionnée, insatiable et, lorsque enfin elle

s'endormit la tête appuyée sur la poitrine du Manchot, ce dernier se sentait complètement épuisé. Il ne tarda pas à s'endormir à son tour.

Lorsqu'il se réveilla pour la seconde fois, Shirley n'avait pas bougé. Quand le détective voulut se dégager, elle ouvrit les yeux.

– J'ai dormi, murmura la fille. Et toi ?

– Moi aussi, quelle heure est-il ?

– Tôt, environ huit heures trente.

– Oh, il faut que j'aie retrouver mes amis. Ils doivent être morts d'inquiétude.

– Allons, tu peux sûrement t'attarder quelques minutes.

Et déjà, les lèvres de la fille se promenaient dans le cou, puis sur la poitrine du Manchot.

– Non, Shirley, il faut être raisonnable. Nous pourrions sûrement nous revoir.

Et en riant il ajouta :

– Tu as tellement abusé de moi que je me demande si je serai en état de marcher.

– Tu es un ange !

Elle repoussa les couvertures, découvrant son corps aux lignes superbes. Elle bondit hors du lit et se mit à faire quelques mouvements de culture physique. Elle savait fort bien qu'en regardant dans les nombreux miroirs, Le Manchot pouvait l'apercevoir sous plusieurs angles. Le détective tourna la tête. S'il continuait à regarder, il savait fort bien que la session d'amour se prolongerait une partie de la matinée.

Robert Dumont réussit à se mettre sur pied. Il se sentait mieux que la veille. Il alla se regarder dans le miroir du grand bureau. Il avait une enflure à la bouche, un œil légèrement noirci, mais c'était tout. Ce qui le faisait le plus souffrir, c'étaient ses jambes et son dos.

« Ça passera. »

Shirley venait d'ouvrir les portes d'une immense garde-robe.

– Tiens, cette robe de chambre appartenait à Alfredo. Mets ça. Moi, je vais prendre ma douche.

Et elle sortit en courant de la chambre.

Le Manchot glissa les pieds dans une paire de pantoufles placées près du lit et lentement passa dans le salon.

Il vit le téléphone placé sur la table. Shirley en avait sûrement pour quelques minutes sous la douche.

Rapidement, il composa le numéro de la maison mobile. On décrocha immédiatement.

– Allô !

– C'est toi, Michel ?

– Ah, c'est vous, patron ? Quand j'ai vu que vous n'étiez pas rentré...

– Tu étais inquiet ?

– Pas du tout, fit Michel en riant. Vous vous êtes bien amusé en compagnie du lieutenant Fraser ? Je pose une question idiote, puisque vous n'êtes pas rentré de la nuit, vous n'avez sûrement pas perdu votre temps.

– Pas du tout. Si vous avez à sortir, ne m'attendez pas. Il y a des voisins qui vont à la plage tous les jours, profitez-en, je ne sais pas au juste quand j'arriverai.

– Vous avez vu Portez ?

– Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

– Carabine, j'suis pas fou, patron. Je sais bien que cette affaire vous intéresse, avez-vous appris quelque chose d'intéressant ?

– Oui, mais il faudrait pousser l'enquête plus loin. La question qui me tracasse le plus, c'est de savoir pourquoi ce joueur étoile semble incapable de jouer.

– Où es-tu Robert chéri ?

La belle Shirley venait de sortir de la salle de bain emmitouflée dans une épaisse robe de chambre.

– Oh, excuse-moi, dit-elle en apercevant le Manchot. Je ne te savais pas au téléphone.

Elle l'embrassa dans le cou en murmurant :

– Je vais te préparer un bon petit déjeuner.

À l'autre bout du fil, Michel se tordait de rire.

– Je n'aurais jamais cru que le lieutenant Fraser avait une voix si douce. Bon appétit, patron.

Le grand Beaulac raccrocha.

Lorsqu'il eut terminé l'excellent déjeuner préparé par Shirley, le Manchot s'habilla, aidé par la jeune Noire.

– Nous allons nous revoir, n'est-ce pas, Robert ? Tu me laisses ton numéro de téléphone ? Tu as sûrement dû noter le mien, un détective, ça pense tout.

– Je puis te le laisser, mais nous sommes rarement à notre chambre.

– Où habites-tu ?

Il donna le nom d'un des motels les plus connus de Miami Beach.

– Je ne me souviens plus du numéro, j'ai dû le demander à la téléphoniste.

– Je le trouverai bien car il faut nous revoir absolument. Tu as une voiture ?

– Mais oui.

– Elle est devant la maison où loge Ricardo. Tu ne peux certes pas t'y rendre à pied, surtout dans l'état où tu es. Donc, j'appelle un taxi et je

te prête de l'argent que tu devras me rembourser.

– Mais c'est inutile, protesta le Manchot. Je possède une carte de crédit. De retour au motel, je pourrai facilement obtenir un montant d'argent...

Mais déjà, la jolie Shirley fouillait dans son sac. Elle tendit un billet de \$ 20.00 au détective.

– Prends-le, Robert. Juste pour me faire plaisir.

Le Manchot l'accepta mais par le fait même, ça l'obligeait à revoir cette fille. Lorsque Shirley eut appelé le taxi, le couple se sépara. Robert Dumont ne se sentait pas en pleine possession de tous ses moyens, mais il aurait pu être pire. Sans l'excellent massage et les bons soins de Shirley, il aurait probablement été dans l'obligation de voir un médecin.

Il donna l'adresse de la maison où logeait Portez. Sa voiture de location était stationnée au même endroit que la veille.

Dumont s'installa au volant et démarra. Il emprunta immédiatement le boulevard Collins

qui le menait directement à Miami Beach, puis à Hallandale.

De temps à autre, il jetait un coup d'œil dans son rétroviseur. La circulation était intense, mais pour la troisième fois peut-être, il remarqua une petite voiture blanche qui ne le doublait pas, même s'il roulait très lentement.

Bientôt, il atteignit Miami Beach avec ses nombreux motels et ses centres d'achats. Il bifurqua rapidement à gauche et alla se stationner sur un des vastes terrains mis à la disposition des automobilistes.

Il descendit de voiture, entra dans un restaurant et se commanda un café.

Le détective voulait savoir si quelqu'un le suivait et, deuxièmement, il préférait arriver à la maison mobile après le départ de ses amis.

« Ça évitera les questions, surtout celles de Michel qui sait que je mène une enquête. »

Il s'attarda donc une vingtaine de minutes devant son café. Lorsqu'il sortit du restaurant, il se promena, jetant un coup d'œil dans les vitrines

des nombreux magasins. Mais il cherchait à retrouver la petite voiture blanche qui l'avait suivi depuis son départ de Miami.

« Il y en a plusieurs qui se ressemblent. Je vais rouler très lentement. Il faut que je sache à quoi m'en tenir. »

Il se remit en route. Quelques kilomètres plus loin, il emprunta le boulevard Hallandale en direction ouest, mais il dut freiner presque immédiatement.

Un pont enjambait le canal sur lequel circulent de nombreux voiliers. Ce pont se soulevait régulièrement pour laisser passer les embarcations. Le tout se faisait rapidement, la circulation n'étant retardée que de deux ou trois minutes.

Le détective jeta un coup d'œil par son rétroviseur. Une des petites voitures blanches qu'il avait vues sur le boulevard Collins était tout juste derrière lui.

« Cette fois, aucune erreur possible, on me suit depuis mon départ de Miami. »

On voulait savoir exactement où il logeait. Or, le Manchot avait pu examiner les environs et savait qu'à Hallandale, il y avait de nombreux parcs de roulottes.

Lorsqu'il eut passé sous l'autoroute 95, il regarda de chaque côté du boulevard. Il y avait des parcs de maisons mobiles de chaque côté de la rue. Le sien se trouvait sur la droite. Presque en face, il y en avait un autre.

Lentement, le Manchot tourna à gauche, s'engagea dans une des petites rues, bordées de maisons mobiles. Il en aperçut une dont la porte était entrouverte. Il n'y avait aucune automobile stationnée sur le côté de la maison.

Sans hésiter, le détective arrêta sa voiture à l'endroit réservé au stationnement, descendit de l'automobile et se dirigea vers la maison mobile.

Il vit la petite voiture blanche se stationner plus loin sur la rue. Un homme était au volant, mais à cette distance, le Manchot ne pouvait voir sa figure.

– Vous désirez ? demanda une femme, sortant

de la maison.

Elle s'était adressée à lui en français.

– Êtes-vous madame Dubois ?

– Non, monsieur Dubois habite dans ce parc ?

– Je le crois. Vous avez le téléphone ?
J'aimerais l'appeler.

– Mais certainement, entrez monsieur..., vous êtes du Québec ?

– Oui.

Le détective était persuadé que son attitude avait été tout à fait normale. Son suiveur devait être persuadé qu'il habitait cette maison.

Robert Dumont composa un numéro au hasard.

– Allô ! Arthur ? Dis donc, je ne trouve pas ta maison... ah oui ?... Bon, je me suis trompé de parc..., ne t'inquiète pas, je sais où ça se trouve.

À l'autre bout du fil, une femme, une Américaine sans doute, passait son temps à demander ?

– What ? Who is it ? What do you want ? Do

you speak english ?

Le Manchot raccrocha.

– Tous ces parcs se ressemblent. C'est le voisin. Je vous remercie, madame, vous avez été très gentille.

– Entre Québécois, on peut se rendre service, n'est-ce pas ?

Il sortit de la maison et tout de suite se rendit compte que la petite voiture blanche avait disparu. Fier de lui, le Manchot monta dans son automobile et, quelques instants plus tard, il arrivait à la maison mobile où il habitait. Tout de suite, il aperçut Candy étendue sur une chaise longue. En voyant la voiture, elle se leva.

– Robert ! Qu'est-ce qui vous est arrivé ? Vous vous êtes battu ?

Le Manchot s'efforça de rire.

– Rien de grave. Nous étions au club, hier soir, le lieutenant Fraser et moi lorsqu'une querelle a éclaté. On a voulu rétablir l'ordre.

Il se frotta la joue.

– J’ai reçu deux coups de poing, mais j’en ai donné cinq ou six.

Yamata s’était approchée à son tour. Elle regarda l’œil de son patron.

– Il faudrait soigner ça, une compresse et...

– Bah, demain, ça ne paraîtra plus. Michel est là ?

– Non, il a eu la piqûre du baseball. Deux voisins voulaient aller à West Palm Beach, alors, il s’est fait inviter, dit Candy. Il m’a laissé entendre qu’il avait beaucoup de questions à poser. Vous lui avez confié une mission ?

– Pas du tout.

Le détective songea :

« J’espère qu’il n’ira pas se mettre les pieds dans les plats. Portez, selon moi, est peut-être un bon joueur, mais il semble avoir des ramifications avec la pègre. Je ne comprends pas que les Expos ne se soient pas mieux renseignés sur lui. »

Candy eut un sourire narquois :

– Si vous avez passé une partie de la nuit avec

le lieutenant Fraser, il a dû survenir quelque chose après votre séparation. Ça fait deux fois qu'il cherche à vous rejoindre au téléphone.

– Pourquoi ne le disais-tu pas plus tôt ?

Le Manchot entra rapidement dans la maison mobile et téléphona au bureau du lieutenant. Enfin, il eut Fraser au bout du fil.

– Vous m'avez téléphoné ?

– Oui, Robert. Il s'agit de votre joueur de baseball, Portez, vous vous intéressez à lui ? Il faudrait nous aider à le retrouver.

– Comment ça ?

– Nous avons reçu un appel anonyme, tôt ce matin, nous disant que Portez était l'assassin d'Alfredo Modrigo. Nous nous sommes rendus à son appartement, mais il n'était pas là. Nous avons fouillé sa chambre et sous le matelas du lit, nous avons trouvé le revolver qui a servi à tuer Modrigo.

– Quoi ?

– Et ce n'est pas tout, Robert. On a également trouvé une carte sur le bureau. Vous devinez sans

doute laquelle ?

Il était inutile pour Fraser d'ajouter autre chose.

– La mienne ?

– Exactement et les détectives de l'escouade des homicides auront sans doute quelques questions à vous poser. Vous avez vu Portez, hier soir ?

– Oui, mais quelques minutes seulement. Il n'a pas voulu parler. Je lui ai laissé ma carte, au cas où il aurait besoin d'aide.

– Si vous savez quelque chose, Robert, vous feriez mieux de tout me dire.

– Lieutenant, vous connaissez toute la vérité. Il est possible que Portez tente de communiquer avec moi.

– Je ne le crois pas puisque la carte est restée dans sa chambre. Une chose est sûre, on a fait les tests, c'est bien le revolver de Portez qui a servi à tuer Modrigo. Les empreintes du Colombien sont encore sur l'arme, il ne nous manque plus qu'à trouver le mobile. J'ai l'impression que ça ne

tardera pas. Modrigo faisait partie de la pègre et, dans ce milieu, il y a toujours des délateurs.

Dumont promet à son ami de lui téléphoner si jamais il apprenait quelque chose.

– J’y compte bien.

Le détective raccrocha. Qui donc avait téléphoné anonymement à la police, aux petites heures du matin, et pourquoi n’avait-on pas trouvé Ricardo Portez à son appartement ?

Le Manchot renonça à résoudre ce mystère. Il se dévêtit, passa sous la douche, se frictionna vigoureusement afin de rétablir la circulation dans tous ses membres. Il venait tout juste de se vêtir lorsque le téléphone sonna.

Yamata rentra pour répondre à l’appareil.

– Encore pour vous, Robert, mais c’est un type qui parle fort mal l’anglais.

Le détective se précipita.

– Allô !

– Mister Dumont ? Vous êtes bien l’homme qui êtes venu me voir, hier soir ?

– C’est Ricardo Portez qui parle ?

– Oui.

– Vous savez que la police vous recherche ?

– Oui, je le sais et c’est vous qui m’avez trahi.

Vous êtes un beau salaud.

Le Manchot cria presque :

– Un instant, Ricardo. J’ai dit que je voulais vous aider. Je viens tout juste d’apprendre qu’on vous recherche pour meurtre...

Le jeune Colombien cria presque dans le récepteur :

– Ils l’ont tuée, vous entendez ? Ils l’ont tuée, ils sont les grands responsables. J’ai appris la nouvelle, cette nuit. Je ne pouvais plus demeurer à ma chambre. Votre nom, votre numéro, je les avais copiés dans mon calepin. Je suis parti, j’ai erré toute la nuit. Je ne savais pas où aller. J’ai voulu rejoindre Grassini. Je l’aurais descendu..., mais je n’ai pas d’arme... Je vais tous les tuer... tous...

Rarement il avait entendu une voix aussi bouleversée.

– Ce matin, j’ai voulu retourner chez moi... la police était là... Il s’en est fallu de peu pour que je ne tombe pas dans leurs pattes... Je me cache. Je suis certain qu’eux aussi me recherchent.

Dumont ne comprenait absolument rien à toutes ces phrases, sans aucune suite.

– Ricardo, écoutez-moi. Je veux vous aider. Vous vous croyez en danger. Où êtes-vous maintenant ?

– Dans une cabine téléphonique. Je n’ose même pas sortir de là. Ils sont capables de me tuer.

– Les policiers ne sont pas des assassins !

– Je ne parle pas d’eux.

– Donnez-moi l’adresse, le nom de la rue où vous vous trouvez, je saute dans ma voiture et je vais vous prendre. Vous devez tout me dire, Portez, tout. Surtout, n’allez pas vous exposer, si vous tombez entre les mains de la police, j’aurai de la difficulté à causer avec vous.

Enfin, le joueur de baseball se décida. Il donna deux noms de rues situées dans le cœur de

Miami.

– Je ne bouge pas de la cabine, je vous attends.

Le Manchot décrivit sa voiture.

– Ça peut prendre une vingtaine de minutes. Je pars tout de suite.

– Je vous attends.

Lorsque le Manchot raccrocha, le jeune Ricardo semblait plus calme.

Robert Dumont tenta de résumer la situation.

« Je vois Portez hier soir, il refuse mon aide. On m'attaque à la sortie de son appartement et je passe la nuit dans les bras de Shirley qui, par hasard, passait par là. Au cours de la nuit, Portez a reçu un appel qui l'a bouleversé, un appel lui annonçant la mort d'une personne. Il est devenu fou de rage. Il semble en vouloir aux policiers et à la pègre. Il parle même de tuer Grassini... mais voilà, il m'a dit qu'il n'avait pas d'arme. »

Et pourtant, Fraser avait avoué, quelques instants plus tôt, que le revolver ayant servi au meurtre de Modrigo avait été retrouvé sous le matelas dans la chambre de Portez.

« Portez ignorait sûrement qu'il y avait un revolver là, autrement, il l'aurait pris. Quand Portez a voulu retourner à son appartement, il s'est rendu compte que la police le recherchait. Il a cru que c'était moi qui l'avais dénoncé et, s'il m'a téléphoné, c'est probablement dans le but de se venger. »

Il se demandait s'il avait réussi à convaincre le Colombien. Il n'y avait qu'une façon de le savoir, c'était de se rendre au rendez-vous.

Le Manchot sortit en vitesse de la maison mobile.

– Où allez-vous, Robert ?

– Je retourne à Miami, c'est urgent, répondit-il à Candy.

Yamata et la grassouillette blonde protestèrent.

– Nous devons aller à la plage aujourd'hui, fit la Japonaise. Il fait une chaleur torride.

Candy s'approcha de l'amie de Michel.

– Pourquoi t'en faire ? dit-elle d'un ton désinvolte. Tous les jours, on refuse des

invitations. Ici, dans le parc, c'est plein de familles qui sont prêtes à nous amener avec eux. Une fois à la plage, ce sera facile de trouver des hommes qui s'intéressent à autre chose qu'au baseball ou qui continuent à travailler, même en vacances.

Elle prit Yamata par la main et la força à se lever.

– Nous pouvons partir en maillot de bain, mais apportons des souliers et une robe pour ce soir.

Comme les deux femmes allaient entrer dans la maison, Candy se retourna.

– Nous ne reviendrons sûrement pas pour vous préparer vos repas. Il se peut même que, nous aussi, nous passions une nuit en dehors. On adore s'amuser, Yamata et moi.

Le Manchot haussa les épaules, prenait à la blague les menaces voilées de Candy. Il monta dans sa voiture et en vitesse se dirigea vers Miami où l'attendait le jeune Portez.

Quant à la jolie Yamata, elle était inquiète.

– Si Robert répète ça à Michel, il va me faire

une scène.

– Ne t'en fais donc pas, répondit Candy. Michel est très indépendant avec toi. T'a-t-il offert de l'accompagner à West Palm Beach ? Pas du tout, il ne s'est même pas excusé. Il est temps que tu lui serves une leçon. Crois-moi, il faut qu'il se rende compte que tu es capable de plaire à d'autres hommes.

La Japonaise protesta :

– Je ne veux pas aller trop loin. Tu oublies une chose Candy. J'aime Michel.

– Est-ce que ça t'empêche de flirter avec d'autres, surtout si ton amant te laisse tomber ? Allons, prépare-toi. Si nous attendons trop, tous nos voisins seront partis pour la plage et nous nous trouverons le bec à l'eau. Tiens, prépare une petite valise. Moi, tout ce dont j'ai besoin, c'est un sous-vêtement, une robe et des souliers, pas autre chose. Pendant ce temps, je vais jeter un coup d'œil aux alentours.

Candy sortit de la maison mobile. Elle n'eut pas à aller loin. Le second voisin et son épouse,

en maillot de bain, se préparaient justement à partir.

– Vous pourriez accepter deux passagères ? C'est pour un aller seulement, fit-elle avec un sourire. Nos hommes sont au baseball et nous voulons nous baigner.

– Mais certainement. Nous partons dans dix minutes.

– Ne vous inquiétez pas, nous serons prêtes.

*

La voiture du Manchot s'arrêta tout près de la cabine téléphonique. Un homme, un Noir, le dos tourné, semblait loger un appel. Le détective appuya sur le klaxon à deux reprises. L'homme tourna la tête et Dumont reconnut le jeune Portez.

Immédiatement, le détective ouvrit la portière avant et lui fit signe de monter.

– Je vous en prie, Portez, faites-moi confiance.

Le joueur de baseball ne disait mot.

L'automobile roula plusieurs minutes dans les rues de Miami. Le Manchot tournait en rond. Il voulait être certain que personne ne le suivait. Enfin, il emprunta le boulevard Collins, appuyant un peu plus sur le champignon.

– Où allons-nous ? demanda Portez.

– À ma maison mobile. Nous y serons seuls et parfaitement à l'aise pour causer.

Lorsqu'ils arrivèrent au parc de roulottes, le Manchot fit descendre le jeune Noir.

– Attendez-moi sur la véranda. Je vais stationner l'auto dans la ruelle à l'arrière. Je ne veux pas que l'on sache que je suis de retour. La police sait que je vous ai vu hier soir et on voudra m'interroger. Si on vient, on n'a qu'à ne pas ouvrir, c'est aussi simple que ça.

Une fois dans la maison, le Manchot tira les rideaux. Plus personne ne pouvait voir à l'intérieur.

Enfin, il allait connaître la véritable histoire du joueur de baseball, Ricardo Portez !

VII

Pris au piège

Robert Dumont offrit un verre de cognac à Ricardo Portez mais ce dernier refusa :

– Je ne bois pas.

– Bravo ! Avez-vous eu le temps de vous informer sur moi ?

– J’ai rejoint un journaliste, après votre départ, un journaliste de langue anglaise. Il a entendu parler de vous. Il dit que vous êtes un homme intègre et un excellent détective, mais vous ne pourrez rien faire pour m’aider.

– Pourquoi être si pessimiste ? Tout d’abord, je vais vous demander une question très nette mais je veux une réponse franche. Êtes-vous bien sûr que Ricardo Portez, le joueur de baseball sur qui nos Expos fondaient de grands espoirs ?

Le jeune Noir écarquilla les yeux. La question du Manchot le surprenait.

– Mais évidemment que je suis Ricardo Portez. Croyez-vous que, si j'avais été un autre homme, on m'aurait accepté à l'entraînement ?

Le Manchot offrit une cigarette à Portez qui refusa. Le détective s'alluma donc un cigare, tira un cendrier vers lui, puis expliqua :

– Si je vous ai demandé si vous étiez bien Portez, c'est que le type qui s'est rapporté au camp d'entraînement n'avait pas plus l'air d'un joueur de baseball que moi un singe d'Afrique.

Dumont tentait d'alléger la tension, mais Portez n'esquissa même pas un sourire.

Parlant très lentement, cherchant souvent ses mots, il expliqua :

– Mon rêve était de jouer dans une ligue professionnelle. Si le Portez qu'on a vu au camp d'entraînement n'était pas du tout le même que celui qui évoluait dans son pays, c'est que je l'ai voulu. Je n'ai pas fait le moindre effort pour me mériter un poste. J'ai commis des tas de bévues

au champ intérieur et au bâton, pas un seul coup sûr ; tout à fait lamentable.

– Mais pourquoi ?

– C'était le seul moyen de pression que j'avais à ma disposition, je voulais me faire chasser du camp d'entraînement. J'ai réussi. Mais aujourd'hui, on se venge de moi.

Le Manchot ne comprenait pas exactement ce qui se passait.

– Si vous voulez bien, nous allons tout reprendre, calmement.

Le détective résuma :

– Vous jouez dans votre pays, vous attirez l'attention des éclaireurs et on vous invite au camp d'entraînement. Jusqu'ici, tout va bien, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Votre rêve se réalisait. Pour quelles raisons, brusquement, avez-vous changé d'attitude ?

Portez se leva, marcha lentement, la tête basse. Le Manchot préféra ne pas troubler ses pensées.

Enfin, Ricardo s'arrêta devant le détective.

– Vous savez que maintenant, ici, dans le sud des États-Unis, la mafia est dirigée par des Colombiens. Plus que ça, cette mafia est en train d'étendre ses tentacules par toute l'Amérique. On veut, par exemple, installer des bases au Canada. On cherche des passeurs de drogue, des hommes sûrs. Alors, quoi de mieux qu'un joueur de baseball qui voyage d'un pays à un autre, qui n'attire pas l'attention des douaniers ?

Le Manchot l'interrompt.

– Si je comprends bien, la mafia vous a approché ? Mais vous n'aviez qu'à refuser et qu'à prévenir les autorités.

– C'est ce que j'aurais fait. Mais je venais à peine de quitter mon pays que j'ai reçu un message. Ma mère était aux mains de la mafia. On la traiterait comme une reine si j'acceptais les propositions qu'on allait me faire. Si je refusais, tout pouvait lui arriver. En prévenant la police, je signais l'arrêt de mort de ma mère. Aussi, en arrivant ici, j'ai fait comprendre à la direction des Expos que j'avais beaucoup de difficulté à

m'adapter à la vie américaine. Je n'étais jamais sorti de mon pays. Par contre, j'ai laissé savoir que j'avais des amis, des Colombiens, installés à Miami et que ceux-ci étaient prêts à me recevoir dans leurs familles. Alors, on a fait une exception dans mon cas. Je m'engageais évidemment, à suivre tous les règlements, à être présent à toutes les pratiques.

– Et c'est alors que vous avez décidé de mal jouer. Vous vouliez que les Expos vous retournent dans votre pays ?

– Juste. J'ai peut-être exagéré. Monsieur Grassini est persuadé que je suis un meilleur joueur que ce que j'ai démontré.

Portez retourna s'asseoir sur le large divan, face au Manchot. Maintenant qu'il avait raconté une partie de son histoire, il semblait soulagé. Il était beaucoup plus calme.

– Et maintenant, si nous parlions de Modrigo et de son amie Shirley ?

Portez bégaya :

– Vous connaissez Shirley ?

– J’ai longuement conversé avec elle. Elle m’a révélé plusieurs choses.

– Quoi ?

– Avant de vous le dire, j’aimerais connaître votre version, Portez. De cette façon, je saurai qui dit la vérité.

Le jeune joueur de baseball reprit la parole.

– Je n’ai rencontré monsieur Grassini qu’une seule fois. Il m’a présenté deux de ses lieutenants. L’un est Américain, Victor Goldberg. C’est un restaurateur, un type qui a passablement d’argent. C’est un grand ami de Grassini. Ce dernier lui prête même sa voiture. L’autre, c’est un Colombien, un gros Noir, Jacky Rasba. C’est un homme dangereux. C’est lui qui dirige la pègre de mon pays. C’est Rasba et ses hommes qui ont fait emprisonner ma mère. Quant à Alfredo Modrigo, c’était un simple homme de main. Il était le chauffeur de la voiture de Goldberg. De plus, il me surveillait de près, il était toujours à mes trousses. Si je voulais sortir, il était là qui m’attendait, tout près de mon appartement. Le soir, il ne me quittait que lorsque j’étais au lit.

C'est lui qui venait me chercher tous les matins. On me défendait de parler aux journalistes. Le seul endroit où je me sentais réellement libre, c'était dans la chambre des joueurs ou encore, sur le terrain.

– Vous avez dû avoir des conversations avec les instructeurs des Expos ?

– Oui. Monsieur Virdon m'a longuement parlé. Je lui ai dit que j'étais incapable de me concentrer, que tout était si nouveau pour moi. De plus, je lui ai avoué que j'avais laissé ma mère, gravement malade, dans mon pays. Il a paru satisfait de mes explications. Moi, j'aurais préféré vivre avec les autres joueurs. West Palm Beach, c'est si beau, c'est un véritable pays de rêve avec ses nombreux palmiers. C'est sûrement l'un des plus beaux endroits de la Floride. Il est vrai que je n'ai pas tout visité, mais...

Portez parlait plus rapidement, comme s'il voulait distraire l'attention du détective. Mais le Manchot l'interrompt :

– Vous oubliez Shirley ?

– Shirley, murmura le jeune joueur, quand Modrigo me l’a présentée, je ne savais pas que c’était sa maîtresse. Si vous avez vu cette danseuse, vous avez dû vous rendre compte qu’elle possède un corps extraordinaire. Elle est également assez jolie. Enfin, elle a semblé s’intéresser à moi. Modrigo était avec nous et il ne manifestait aucune jalousie. Un soir, Shirley me glissa son numéro de téléphone dans la main. De retour à ma chambre, je lui téléphonai. Elle m’a dit qu’elle me trouvait très sympathique... enfin, ses propositions étaient très claires. Elle m’invitait à son appartement. Cependant, elle m’a conseillé d’être très prudent. Elle savait que j’étais surveillé, mais elle m’a dit : « Si vous sortez par la fenêtre qui donne sur la ruelle, vous pourrez venir me retrouver. Moi, on ne me surveille pas. » Je suis tombé dans le piège.

En effet, Ricardo Portez s’était rendu chez la danseuse. Elle s’était montrée une amoureuse passionnée. Il n’avait pas été question de Modrigo.

– Le jour allait se lever lorsqu’elle m’a

demandé de retourner à ma chambre. Le lendemain, dans la voiture, en revenant de West Palm Beach, il y a eu une engueulade.

– Entre Modrigo et vous ?

– Pas seulement avec lui. Goldberg s'en est mêlé et Rasba s'est montré menaçant. On me reprochait de jouer mal, intentionnellement, de ne pas leur obéir. Et c'est alors que j'appris que j'avais oublié quelque chose dans l'appartement de Shirley.

– Quoi donc ?

– Je n'ai jamais su ce que c'était. Modrigo était en colère. C'est à ce moment seulement qu'il m'a dit que Shirley était sa maîtresse. Quand j'ai répliqué que je l'ignorais, il ne m'a pas cru. Ce soir-là, lorsque Modrigo m'a laissé descendre, il m'a murmuré : « J'aimerais bien te rencontrer, seul à seul. Deux hommes sont capables de régler leurs comptes. » J'ai répondu : « N'importe quand. » Le soir même, Modrigo et moi en venions aux coups dans une ruelle. Modrigo n'était pas un athlète. J'étais beaucoup plus rapide que lui, moins fort peut-être, mais il

fut incapable de me toucher. Je lui ai donné quelques coups de poing et, quand il tomba au sol, je me suis éloigné. Je vous jure que je ne l'ai pas tué. C'est le lendemain matin qu'on le trouvait mort, assassiné.

Le Manchot lui révéla alors la vérité.

– Les policiers ont trouvé une arme, cachée sous votre matelas.

– Quoi ? Mais je n'ai jamais eu de revolver.

Portez s'était levé d'un bond.

– Les salauds, ils veulent se venger. Je comprends tout, maintenant. La nuit dernière, un ami, qui habite la Colombie et que j'avais pu rejoindre, m'a téléphoné. Maman est morte !

Il respirait profondément, les poings serrés, la figure crispée.

– Vous croyez à un meurtre ?

– Non. Elle a eu une crise cardiaque. Mais si on avait laissé « mama » tranquille, elle serait toujours vivante. Elle était en parfaite santé. Ce sont eux les responsables, pas d'autres... et ils vont payer. Je veux les tuer, tous, Grassini,

Goldberg, Rasba...

Le Manchot l'obligea à prendre un verre de cognac. Il fallait absolument qu'il se calme. Il avait encore des questions d'une importance capitale à lui poser.

– Assoyez-vous... allons, obéissez. Ça ne vous donnerait absolument rien de commettre des bêtises. Sur le revolver, trouvé dans votre chambre, il y avait vos empreintes digitales.

– Mais c'est impossible... ça ne se peut pas. Je n'ai jamais touché à un revolver de ma vie. Mes empreintes ne peuvent être dessus. La police vous a menti car...

Il s'arrêta brusquement.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Le revolver de Modrigo.

– Quel revolver ?

– Dans la ruelle, quand nous nous sommes battus, cet idiot a compris qu'il n'aurait jamais le dessus, il a sorti un revolver. Je l'ai facilement désarmé. J'ai pris le revolver dans ma main, je l'ai lancé au loin, mais je jure que je l'ai laissé là.

– Ça explique tout, vos empreintes sont sur cette arme.

– Je n’ai pas tué. Oh, je comprends leur jeu. La pègre a voulu se servir de moi. Maintenant que maman est morte, ils savent fort bien que je ne marcherai plus dans leur combine. Alors, ils ont pris ce moyen pour se débarrasser de moi. Si je refuse de les aider, je serai accusé de meurtre. Surpris, le Manchot demanda :

– Vous semblez croire qu’ils peuvent vous innocenter ?

– Certainement. Ce soir-là, quand je me suis battu avec Modrigo, je suis retourné à mon appartement. Le concierge m’a vu. Ce n’est pas tout. Rasba ne voulait plus que je puisse sortir de ma chambre. Il avait placé deux hommes en faction. Un à l’arrière de la maison et l’autre devant celle-ci. Ils savent, eux, que je suis innocent.

Dumont lui fit signe de se taire. Il venait d’entendre une voiture s’arrêter devant la maison mobile.

– Ne bougez pas, je vais jeter un coup d’œil.

Il entrouvrit légèrement la draperie. Une voiture de la police s’était arrêtée juste devant la porte de la véranda. Deux hommes en descendirent. La fenêtre avant était ouverte et le Manchot pouvait tout entendre. L’un des policiers frappa à la porte.

– Tu vois bien qu’il n’y a personne. Ils doivent être à la plage, comme tout le monde de ce parc.

– Tu as raison.

Ils allaient retourner à leur voiture lorsqu’un petit garçon s’approcha d’eux.

– Vous cherchez monsieur Dumont ?

Les policiers se regardèrent. L’un d’eux se pencha sur le petit.

– Yes..., mister Dumont..., one arm..., « one seul bras ».

L’enfant, qui ne parlait que le français, comprenait très mal.

– Monsieur Dumont... là ? demanda difficilement le policier qui connaissait quelques

mots de français.

– Oui.

– Pas... car..., voiture... partie.

– Monsieur Dumont n'a pas son auto. Je l'ai vu entrer dans la maison avec un monsieur noir.

Les deux policiers se regardèrent, haussèrent les épaules et se dirigèrent vers leur voiture pour y monter. Ils n'avaient rien compris au verbiage de l'enfant.

À ce moment précis, un autre voisin s'approcha :

– Puis-je vous être utile, messieurs ?

Cet homme parlait anglais.

Portez tremblait comme une feuille.

– Ils vont m'arrêter... J'en suis certain, ils vont m'accuser de meurtre.

– Vite, venez avec moi.

Le Manchot se dirigea vers la chambre de Michel et de Yamata, la pièce située tout au bout de la maison mobile.

Il ouvrit une fenêtre.

– Tenez, sortez par ici, ils ne vous verront pas. Avez-vous un endroit où vous pouvez vous cacher, où je pourrais vous rejoindre ?

– Non... je ne sais pas. On frappait déjà à la porte.

– Shirley ? suggéra le Manchot.

– Oui, oui, Shirley me cachera. Elle dit m'aimer, elle va m'aider... Il sortit par la fenêtre. On continuait à frapper la porte.

– J'arrive, cria le Manchot.

Il ouvrit. Mais à ce moment précis, un des policiers cria :

– Un Noir..., ce doit être Portez ; il fuit..., il faut le rattraper.

– Vas-y, je surveille l'autre.

Le plus jeune des policiers tira un coup de feu en l'air pour prévenir Portez qu'il avait été vu puis, il se lança à sa poursuite.

La situation se compliquait drôlement pour le jeune joueur de baseball et pour le Manchot !

VIII

Une amie sûre

Portez avait une bonne avance sur le policier. Sitôt qu'il eut atteint le boulevard Hallandale, il s'engouffra dans un magasin. Il y avait d'autres Noirs parmi la clientèle.

Il resta tout près de la fenêtre. Il vit le policier arriver, revolver au poing. Ce dernier regarda autour de lui, hésita, puis comprenant qu'il était inutile de continuer la poursuite, il décida de retourner rapidement à sa voiture, de donner l'alerte et de prêter main-forte à son collègue.

Portez acheta un journal puis sortit de la boutique. Personne ne surveillait les environs mais les policiers seraient en nombre dans peu de temps. Il fallait s'éloigner et au plus tôt.

« Jamais on ne songera à me chercher chez

Shirley. Un homme se cache-t-il chez la maîtresse de l'homme qu'il a tué ? Ce serait ridicule. »

Il monta à bord d'une voiture de taxi et, pour se rendre dans le centre de Miami, le conducteur emprunta l'autoroute 95, en direction sud. Lorsque le renfort demandé par le policier qui avait poursuivi Portez arriverait, ce dernier serait déjà en sécurité.

Pendant ce temps, à la maison mobile, l'agent qui ne s'était pas lancé à la poursuite de Portez, demanda au Manchot :

– Vous êtes bien Robert Dumont ?

– Oui.

– C'est le joueur de baseball Ricardo Portez qui vient de se sauver ?

– Si vous le dites !

Le policier esquissa un sourire narquois :

– Vous voulez jouer au plus fin ? On m'a dit que vous étiez un détective amateur. Mais nous, ça ne nous impressionne pas.

Déjà, des voisins commençaient à arriver, formant un attroupement dans la rue. On se demandait ce qui se passait et ce pour quoi un coup de feu avait été tiré.

Enfin, le collègue du policier arriva, suant à grosses gouttes.

– Ces « nègres », ça court comme des gazelles. Et puis, ils se ressemblent tous. Va donc le retrouver dans une rue comme le boulevard Hallandale. Je donne l’alerte.

Il voulut monter dans sa voiture, mais l’autre intervint :

– Inutile. Il doit être loin. Il a dû sauter dans un taxi. Tout ce qu’on risque, c’est un blâme parce qu’on l’a laissé fuir. Viens plutôt m’aider à cuisiner ce Québécois. Il se croit intelligent. On va lui montrer de quel bois se chauffe la police de Miami.

Puis, se tournant vers les curieux, il leur ordonna de s’éloigner.

– Retournez chez vous, il n’y a plus rien à voir.

Le Manchot n'avait pas perdu un mot de la conversation des deux policiers. D'un pas décidé, ces derniers s'approchèrent du détective. Dumont se tenait debout dans la porte donnant sur la véranda.

– On peut entrer ?

– Pourquoi ?

– On a des questions à vous poser. Vous savez que le type qui vient de fuir est recherché pour meurtre ?

– Moi, je ne sais absolument rien.

Celui qui avait poursuivi Portez était moins patient que son collègue.

– Ne restons pas dans la rue. Allons, laissez-nous entrer.

Le Manchot ne broncha pas.

– Vous avez un mandat de perquisition ?

– Quoi ?

– Mais oui, il vous faut un mandat de perquisition si vous voulez fouiller ma maison.

Le policier s'écria :

– Mais il n'est pas question de fouiller, vous ne comprenez rien, on veut vous questionner sur Portez. Vous avez caché un assassin, ça peut vous conduire derrière les barreaux.

– Vous connaissez bien Portez ? Vous l'avez déjà rencontré ?

Les deux policiers se regardèrent.

– Nous avons son signalement. Tous les policiers le possèdent.

– L'homme que vous avez vu derrière ma maison mobile, je ne dis pas à l'intérieur, je dis derrière, était un Noir. Moi, je n'ai pas vu sa figure quand il a pris la fuite. Quand vous êtes parti à sa suite, il était loin. Vous l'avez vu, mais de dos. Allez-vous arrêter tous les Noirs de la région au cas où l'un d'eux serait Portez ?

– Écoutez, Dumont, c'est simple, répondez par oui ou par non. Portez était-il avec vous ?

Aucune réponse ne sortit de la bouche du Manchot.

– Vous refusez de répondre ?

– Exactement.

– Moi, j’en ai assez. Allons, montez dans la voiture, fit le plus jeune en voulant prendre le détective par le bras. Au poste, on saura bien vous arracher la vérité.

Dumont repoussa rudement l’agent.

– Je ne bougerai pas d’ici. Quand vous aurez un mandat d’arrêt contre moi, je vous suivrai au poste, pas avant. Et une fois là-bas, je vous préviens, je ne répondrai qu’en présence de mon avocat... et ce sera long car, mon avocat, celui qui travaille régulièrement pour moi, est présentement à Montréal.

Les deux hommes rageaient, mais ils ne pouvaient rien faire. Ils échangèrent quelques paroles à voix basse, puis l’un des deux alla à la voiture, prit le micro et entra en communication avec ses supérieurs. Il allait leur demander des directives.

– N’oubliez pas de leur dire que vous avez laissé fuir un suspect, cria le Manchot. Et ce n’est pas tout, pendant que vous causez à vos supérieurs, demandez donc à mon ami, le lieutenant Fraser, de communiquer avec moi. Il

sait où me rejoindre.

Enfin, le policier avait terminé sa communication.

– Viens, dit-il à son collègue. Les enquêteurs vont s’occuper de ce manchot. Vous allez vous rendre compte que ça peut vous coûter très cher de ne pas vouloir collaborer avec les policiers. Et puis, un conseil, ne vous éloignez pas d’ici, sinon, on lancera un avis de recherche, votre photo paraîtra dans les journaux, ce n’est guère bon pour la publicité.

La voiture des policiers s’éloigna en vitesse. Robert Dumont jeta un coup d’œil à sa montre. Le temps avait passé rapidement. L’après-midi tirait déjà à sa fin. L’entrevue avec Portez avait été fort longue, surtout à cause de la difficulté qu’avait le Colombien dans la maîtrise de la langue française.

Le Manchot alla chercher sa voiture et la stationna sur le côté de la maison mobile. Il s’attendait à recevoir un appel de Fraser dans les minutes qui allaient suivre.

« Je meurs de faim, je ne croyais jamais qu'il était si tard. »

Il ouvrit le réfrigérateur, en sortit un jambon cuit et s'en coupa une tranche. Le téléphone sonna. Il décrocha le récepteur.

– Allô !

– Dumont ?

– J'attendais votre appel, lieutenant.

– Qu'est-ce qui se passe ? Je viens d'apprendre que vous cachez Portez et que vous lui avez donné l'opportunité de prendre la fuite ?

– Les policiers vous ont raconté leur version. La mienne est différente. Portez était avec moi. J'ai causé longuement avec lui et je crois en son innocence. Il a très peur de vos policiers. Pendant que j'allais leur ouvrir, il s'est sauvé par une fenêtre. On l'a pourchassé comme un criminel en tirant même un coup de feu. Vous croyez que maintenant Portez collaborera avec vous ?

– Pourquoi avez-vous refusé de répondre aux questions des policiers ?

– Ils étaient arrogants et j'ai bien vu qu'ils ne

cherchaient qu'à m'incriminer. Je connais mes droits, lieutenant. Je suis toujours prêt à collaborer, mais je ne veux pas qu'on me traite comme un criminel. Autre chose, je détesterais qu'on place une table d'écoute sur mon téléphone.

– Mais il n'en a jamais été question.

– Vaut mieux prévenir que guérir, n'est-ce pas ?

Fraser lui apprit alors que le sergent-détective Olson avait charge de l'enquête sur la mort de Modrigo.

– Il va sûrement tenter d'obtenir un mandat contre vous. Vous êtes un témoin important. Vous avez caché un homme recherché par la police...

– On ne peut le prouver, lieutenant. Les policiers ont vu un Noir mais ils n'ont pu l'identifier. Vous connaissez bien Olson ? Vous avez de l'influence sur lui ?

– C'est un ami.

– Qu'il me laisse les coudées franches. En

m'arrêtant, il ne fera que compliquer la situation. Vous savez que je désire collaborer avec la justice.

– Vous ne bougez pas de votre maison mobile ?

– Pas pour le moment.

– Je communique avec Olson. Je ferai l'impossible pour vous aider, Dumont, mais toute cette enquête ne relève pas de ma juridiction.

Lorsqu'il eut terminé sa conversation avec Fraser, le Manchot songea à téléphoner à l'appartement de Shirley.

« Possible que Portez ne soit pas encore arrivé, mais je vais quand même tenter ma chance. »

Il allait composer le numéro lorsqu'il entendit un bruit de voix. Une voiture s'était à nouveau arrêtée devant la maison mobile.

« Tiens, déjà Michel ? La partie s'est terminée tôt. »

La voiture s'était éloignée. Le grand Beaulac parut dans l'embrasure de la porte.

– Vous êtes là, patron ? Vous parlez d'une température. Ici, c'est ensoleillé et, quelques milles plus loin, il pleut.

Le jeune détective privé se laissa tomber dans un fauteuil et allongea ses longues jambes.

– La partie a été annulée ?

– Elle s'est arrêtée à la sixième manche. Un orage ! Ça tombait comme des clous puis ça a diminué, mais la pluie semblait vouloir se continuer toute la journée. Si ça avait été une partie officielle, on aurait sûrement attendu, mais là, on a préféré annuler. Les Expos menaient : deux à un.

– Un bon club ?

– Difficile à dire. Plusieurs recrues ont joué. On donne la chance à tout le monde. Mais j'ai pas perdu mon temps ; vous allez être fier de moi.

– Je ne crois pas. Je t'ai demandé de ne pas te mêler de l'affaire Portez !

– Torrieu, je ne m'en suis pas mêlé. J'ai vu le journaliste Gingras et il m'a obtenu une permission spéciale. Puisqu'il pleuvait, que les

joueurs étaient là, j'ai pu descendre à leur abri. Carabine ! J'ai parlé avec Carter, avec Dawson, avec toutes les grandes vedettes...

Michel avait l'attitude d'un enfant qui a pu réaliser un grand rêve.

– Ce sont des hommes comme vous et moi. Ils aiment blaguer, s'amuser. Ils ne jouent pas du tout à la vedette. J'ai parlé aussi avec le nouvel instructeur. Lui, il est plus réservé.

– Comment ça ?

– Mettez-vous à sa place. L'entraînement ne fait que commencer, alors s'il porte des jugements trop hâtifs... C'est avec lui que j'ai pu causer de Portez !

Le Manchot soupira :

– Tu lui as raconté, je suppose, que le chauffeur de la voiture qui venait le prendre tous les jours, a été assassiné ?

Beulac se leva. Son humeur avait changé.

– Pour qui me prenez-vous ? Un imbécile ? Je n'ai pas touché un mot de cette histoire. Non, j'ai simplement voulu avoir son impression sur ce

joueur et pourquoi on l'avait si vite congédié.

– Ne te fâche pas. L'affaire se complique curieusement et je préférerais que tu ne t'en mêles pas, c'est tout. Tu es en vacances et, moi aussi, je devrais l'être.

Michel s'était rassis. Le Manchot osa enfin lui demander :

– Qu'a-t-il répondu ce monsieur Virdon ?

– Tiens, ça vous intéresse, ricana Michel. Ses réponses ont été très évasives. Lui, il ne connaît pas Portez, ce n'est pas lui qui l'a fait venir au camp. Il l'a vu s'entraîner, mais il n'avait aucun cœur à l'ouvrage. Quant au congédiement, ça ne vient pas de lui, mais de la haute direction. Portez est congédié sans l'être.

– Comment ça ?

– S'il se rapportait au club avec l'idée de mieux faire, on lui accorderait sa chance. Quant à jouer avec le grand club, ça, il doit l'oublier pour cette année. Alors, j'ai pensé que c'était important que Portez sache qu'il est toujours bienvenu au camp d'entraînement. Ensuite,

même s'il pleuvait, on en a profité pour faire le tour de West Palm Beach ! C'est quelque chose à visiter. Il faudrait y aller tous les quatre et y passer une journée. Au fait, où sont les femmes ?

– À la plage.

– Seules ?

– Oui et elles n'étaient guère de bonne humeur. Je trouve que tu ne t'occupes pas suffisamment de Yamata. Elles ont apporté robe et souliers et ne croient pas revenir avant la fin de la soirée.

– Ah ! Qu'est-ce qu'elles vont faire ?

– Candy et Yamata sont persuadées qu'elles ne resteront pas seules longtemps à la plage. Moi-même, j'ai remarqué que, souvent, les hommes cherchent à flirter avec elles.

– Torrieu, s'il faut que Candy l'entraîne...

– Ne blâme pas les autres pour ce que tu fais, Michel. Tu n'avais qu'à demeurer avec elles, c'est aussi simple que ça.

Beulac allait protester lorsque le téléphone sonna. Le Manchot alla décrocher.

« Ce doit être le sergent-détective Olson. »

Mais il se trompait. Ce fut une voix de femme qui demanda :

– Je voudrais parler à Robert.

– C'est moi.

– Shirley qui parle. Ça va, Robert chéri ?

– Pourquoi m'appelles-tu ? demanda brusquement le Manchot.

– Ricardo vient d'arriver. Il m'a raconté ce qui s'est passé. Il est clair qu'on veut le faire accuser du meurtre de Modrigo. La police le recherche, mais Grassini et ses hommes également. Ils m'ont questionnée, mais j'ai dit que je n'avais pas vu Portez depuis deux jours et, à ce moment-là, c'était la vérité.

– Peut-on avoir vu Portez entrer chez toi ?

– Non, aucun danger. Il a été très prudent. Il m'a téléphoné, j'ai bien inspecté les environs et, pour plus de précaution, je l'ai fait passer par la cour et la porte arrière. Mais voilà, je dois aller travailler et s'il demeure seul ici...

– Il t’a parlé du revolver ?

– Non.

– L’arme qui a servi à tuer Modrigo a été retrouvée par la police, sous son matelas. C’est sûrement quelqu’un qui pouvait pénétrer facilement dans sa chambre qui l’a déposée là.

– Oh ça, c’est pas compliqué. Il suffit de donner un pourboire au concierge et il vous ouvre toutes les portes. Ce fut donc facile d’aller cacher l’arme de Modrigo. Mais qu’est-ce que je fais de Portez ? Je ne veux pas m’attirer d’ennuis, moi.

– Tu veux l’aider ?

Elle hésita :

– Je ne veux pas que la police se mêle de mes affaires.

– Shirley, sois franche. Selon toi, Portez peut-il avoir tué Modrigo ?

– Oui, répondit-elle rapidement.

– Pourtant, tu l’as reçu à ton appartement ?

– Je ne pouvais faire autrement.

– Portez aurait tué Modrigo et,

volontairement, il aurait laissé le revolver sous le matelas pour que la police le trouve ?

– Un bon truc pour faire croire qu'on est innocent, vous ne pensez pas ? Mais je peux me tromper. Robert, est-ce que je vais te revoir ? Tu me plais beaucoup...

Pour le Manchot, cette aventure amoureuse était terminée.

– C'est de Portez que nous parlons.

– Je vais l'aider..., si on se revoit.

Le Manchot ne put s'empêcher de rire.

– C'est du véritable chantage.

– Un chantage amoureux, c'est toujours adorable.

Puis, reprenant son sérieux, elle ajouta :

– J'ai une amie qui habite Miami. Grassini et les autres ne la connaissent pas. Si je le lui demande, elle acceptera de cacher Ricardo. Mais il ne faudrait pas que ça s'éternise.

– Tu travailles au club, ce soir ?

– Oui.

– Occupe-toi de Portez et je promets d’assister à ton spectacle.

– Entendu, compte sur moi. À ce soir, Robert chéri !

Le Manchot venait à peine de raccrocher que le téléphone sonna à nouveau. Cette fois, c’était le sergent-détective Olson.

– Monsieur Dumont, dit-il, après lui avoir appris que le lieutenant Fraser l’avait fortement recommandé, vous êtes détective privé, vous avez un permis pour opérer au Québec ; mais ici, en Floride, ce permis n’est pas valide. Vous n’êtes qu’un simple citoyen. Oh, je sais, vous désirez collaborer avec nous. Alors, il n’y a qu’un seul moyen.

– Lequel ?

– Vous savez sûrement où se trouve Portez. Dites-le-moi.

– Et si je refuse ?

– Vous nuirez énormément à votre client.

D’une voix calme, Olson expliqua :

– Portez est peut-être innocent du meurtre de Modrigo. Nous n'avons pas l'habitude de porter des accusations à la légère. Nous savons que le joueur colombien est très troublé depuis qu'il a appris la mort de sa mère. Il peut commettre des bêtises. Mettez-vous un instant à sa place. Il voit sa carrière compromise, sa mère meurt, il tient la pègre de Miami responsable de tous ses malheurs. Ça ferait perdre la tête à n'importe qui. Le laisser en liberté, c'est lui rendre un fort mauvais service.

Le Manchot comprenait fort bien le point de vue d'Olson.

– S'il devient un homme dangereux pour la pègre, on cherchera à l'éliminer. Si nous l'arrêtons, il sera en sécurité derrière les barreaux, conclut le policier.

Brusquement, Dumont demanda :

– Le croyez-vous coupable ?

– S'il l'est, c'est un imbécile. Au cours d'une rixe, il s'empare du revolver de Modrigo et le tue. À sa place, qu'auriez-vous fait ?

– Je me serais débarrassé de l’arme.

– Exactement. Portez, par contre, garde le revolver et le cache sous son matelas dans sa chambre. Il apprend une nouvelle terrible, il veut se venger. Il ne possède qu’une arme, elle est là, à portée de sa main. Mais il quitte sa chambre sans s’en emparer. C’est illogique. C’est un idiot..., ou il ignorait que l’arme était cachée là. C’est ce que je crois.

Puis, Olson lui apprit que les suspects, concernant le meurtre de Modrigo, étaient nombreux.

– Modrigo était joueur. Il buvait beaucoup et parlait beaucoup trop. C’était devenu un type gênant pour Grassini et sa bande. Jack Rasba, le colosse noir, est un tueur, un exécuter et il ne quittait jamais Modrigo. Il a pu facilement le frapper, le désarmer et le tuer. Placer l’arme dans la chambre de Portez ne présentait aucun problème.

Le sergent-détective demanda :

– C’est un restaurateur américain ?

– Avez-vous entendu parler de Victor Goldberg ?

– Oui et lui aussi fait partie du milieu. Goldberg prête beaucoup d'argent. C'est un usurier de la pire espèce. Or, Modrigo lui devait environ dix mille dollars.

– Le chauffeur de Grassini craignait pour sa vie ?

– Nous en avons appris une bonne. Il avait une assurance-vie qu'il avait prise tout dernièrement. C'est Shirley qui touchera le cent mille dollars, mais savez-vous qui a payé la prime ? Goldberg lui-même. Maintenant, Dumont, êtes-vous persuadé que nous ne voulons que protéger Portez ? Il en sait peut-être très long sur la pègre. Si vous voulez réellement coopérer avec nous, vous devez me dire où il se cache.

Le détective réfléchissait. Pouvait-il trahir cette amie sûre, cette Shirley qui avait pris d'énormes risques en cachant le joueur de baseball ?

D'un autre côté, s'il refusait d'aider Olson, il

pouvait avoir de graves problèmes.

– Sergent, vous allez me promettre une chose.

– Quoi donc ?

– Il y a quelqu'un qui, à ma demande, cache présentement Portez. Si je vous dis où il se trouve, me promettez-vous de ne pas importuner cette amie ?

– Ce n'est que Portez qui m'intéresse.

Enfin, Dumont se décida :

– Vous le trouverez chez Shirley. Mais allez-y tout de suite. Bientôt, elle doit se rendre à son travail et elle cachera Portez chez une de ses amies. Il ne vous faut pas perdre de temps.

– Merci, Dumont, je vous rappelle.

Le Manchot raccrocha.

– Je ne vous reconnais plus, patron, vous n'avez pas l'habitude de trahir les gens qui vous font confiance.

– Portez, s'il reste en liberté, risque de se faire tuer. Et puis, je t'en prie, Michel, ne te mêle pas de ça et cesse de tourner comme un lion en cage.

Le grand Beulac jeta un coup d'œil à sa montre.

– J'ai faim ! Mais qu'est-ce qu'elles font ? Elles n'arrivent pas de la plage.

– Fais comme moi, prends une tranche de jambon. Je serais fort surpris si Candy et Yamata revenaient avant la fin de la soirée.

Beulac serra les poings :

– Si Yamata me fait ça, elle va se rendre compte qu'il ne fait pas bon se moquer de Michel Beulac. Moi, je ne l'ai jamais trompée. Je suis devenu un homme rangé depuis que je la connais...

– Oui, je sais, tu es un ange. Aussi, elle ne te quittera jamais. Tu peux dormir sur tes deux oreilles. Elle veut te servir une leçon et je me rends compte qu'elle a parfaitement réussi.

Le téléphone sonna à nouveau.

– Torrieu ! On est plus dérangés en vacances que lorsque nous sommes à nos bureaux à Montréal.

Et c'est d'un geste brusque que Michel

décrocha le récepteur de l'appareil.

– Allô !

– Monsieur Robert Dumont, s'il vous plaît.

Beaulac tendit le récepteur au Manchot.

– Pour vous, évidemment, moi, j'ai pas reçu un seul appel depuis que nous sommes en Floride.

Dumont lui fit signe de se taire. C'était le sergent-détective Olson qui était au bout du fil.

– J'ai tout de suite dépêché une voiture chez votre Shirley. Vous ne l'auriez pas prévenue, par hasard ?

– Jamais de la vie.

– La maison est vide. Une seule chose m'inquiète, la porte a été forcée et il semble y avoir eu une dispute. Il y a une lampe brisée, une chaise renversée... Elle vous a donné le nom de cette amie où elle voulait que Portez se retire ?

– Non. Elle devait tenter de la rejoindre, ils ne sont sûrement pas déjà rendus là-bas. Il est arrivé quelque chose, sergent. La pègre a probablement

réussi à retracer Portez.

– Nous allons le chercher partout.

– Un instant, je vous demande une chose. Si vous trouvez Shirley, ne la questionnez pas.

– Pourquoi ?

– Elle a confiance en moi. Ce soir, elle doit danser à son club et elle m’y attend. Je peux en apprendre beaucoup plus que vous.

Mais Olson le mit en garde :

– Vous savez, Dumont, que Grassini et ses hommes sont sûrement au courant que vous vous mêlez de leurs affaires. S’il y a une chose que ces hommes détestent, ce sont les étrangers qui ont le nez trop long. Si vous vous rendez dans ce club, vous courez au-devant du danger.

– Ça ne m’a jamais fait peur, sergent. Alors, je peux compter sur vous ?

– Oui, je ne m’occuperai pas de Shirley pour le moment. Mais je vous en prie, pas d’imprudence et tenez-moi au courant des moindres développements.

Le Manchot raccrocha et se tourna vers Michel.

– Il semble bien que les femmes aient mis leurs menaces à exécution et qu’elles n’entreront pas très tôt. Jouons-leur le même tour.

– Comment ça ?

Dumont expliqua à Michel le rendez-vous qu’il avait pris avec Shirley et lui raconta ce qui venait d’arriver.

– Il est possible que Portez ait réussi à fuir. Shirley ne voudra plus se compromettre et le cacher chez une amie.

Michel s’écria :

– Mais que va devenir Portez ?

– Je crains le pire pour lui. Il est comme un enfant égaré. Il ne sait plus où donner de la tête. La police le recherche et, s’il fuit, on peut l’abattre. La pègre est également sur ses traces.

– Pourquoi ?

– Portez ne peut plus leur servir. Le moyen de pression qu’on possédait contre lui a été réduit à

néant depuis la mort de madame Portez, sa mère. Si on capture le Colombien, on peut le descendre et faire croire à un suicide. Pour la police, l'affaire serait alors très claire. Un jeune joueur de baseball avait des ramifications avec la pègre, il échoue dans sa tentative de jouer pour les Expos, il tombe amoureux d'une fille qui a un amant dans le milieu de la mafia, il tue ce dernier, apprend ensuite la mort de sa mère. Il est seul aux États-Unis, il comprend qu'il est un homme fini ; alors, la solution logique : le suicide. Et l'affaire est définitivement classée.

Le grand Beaulac demanda :

– Vous voulez que je vous accompagne à cette boîte de nuit ?

– Nous nous y rendrons séparément. Personne ne te connaît. Tu surveilleras les événements et, si nécessaire, tu interviendras.

– Bon, puisque c'est comme ça...

Michel mit la main dans sa poche, sortit son portefeuille et en tira une petite enveloppe.

– Le journaliste Gingras a communiqué avec

son journal *Le Réveil*. Ça, c'est pour vous.

– Pourquoi ne me le disais-tu pas plus tôt ?

– J'attendais que vous ayez besoin de moi.

L'enveloppe contenait un chèque de mille dollars fait à l'ordre de Robert Dumont.

Michel demanda :

– Allez-vous pouvoir payer mes heures de travail ? Aujourd'hui, au camp d'entraînement des Expos..., et ce soir au club !

Le Manchot leva les deux bras en l'air.

– C'est terrible ! Je t'offre des vacances, mais ce n'est pas suffisant, il faut toujours que tu en demandes plus.

– Puisque nous sommes en « mission commandée » et que vous me confiez une tâche, il est normal que je reçoive un salaire, vous ne croyez pas ?

Au fond de lui-même, Robert Dumont admirait son assistant. Michel démontrait les qualités d'un bon homme d'affaires. Il avait bien appris sa leçon, ne jamais mêler le plaisir au

travail..., et un travail, ça se devait d'être rémunéré.

– Nous réglerons tout ça lorsque nous serons de retour à Montréal.

Les deux hommes firent leur toilette et se préparèrent à partir.

– Je te laisserai près de la boîte de nuit. Tu y entreras le premier, moi, j'attendrai. Je ne veux pas qu'on se doute que nous sommes ensemble.

– Bien, patron.

Le grand Beaulac prit une feuille de papier et se mit à écrire.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je laisse un mot à Yamata, je ne veux pas qu'elle s'inquiète inutilement.

Dumont se mit à rire.

– Tu ne pourrais pas lui remettre la monnaie de sa pièce et la laisser se ronger les sangs ?

– C'est mieux pas.

Lorsqu'il eut terminé, Beaulac tendit la feuille au Manchot.

– Vous pouvez la lire.

Michel avait écrit :

« J’accompagne M. Dumont, nous continuons l’enquête sur Portez. Ne t’inquiète pas. J’espère que Candy et toi, vous vous êtes bien amusées.

MICHEL. »

– Au moins, tu y as mis un peu d’ironie... dans ta dernière phrase. Alors, tu es prêt, tu as ton revolver ?

– Oui, mais pas à ma ceinture. Je l’ai placé sur ma jambe, ça ne paraît pas. Quand on va dans un milieu où se tient la mafia, il ne faut pas prendre de chances. On peut nous fouiller.

– Tu as raison. Allons-y.

Les deux hommes sortirent du chalet, montèrent dans la voiture et se dirigèrent vers Miami.

L’automobile passa devant la petite boîte de nuit sans s’y arrêter. Il y avait de grosses affiches

à la porte montrant des filles nues.

– On ne doit pas s’embêter là-dedans. Mais le Manchot prévint son employé :

– C’est un trou, il ne faut pas se faire d’illusions. On y présente des spectacles pornographiques. La police surveille le tout de loin. On tolère. C’est le rendez-vous de la « crasse ». Les autorités le savent, mais des boîtes comme ça, il en faut. Quand les policiers peuvent y placer un indicateur, cet homme devient une véritable mine d’or.

Michel descendit de voiture au bout de la rue.

– N’interviens que si je te le demande à moins, bien entendu, qu’il ne survienne des événements imprévus.

– Comptez sur moi.

Le jeune colosse se dirigea vers le cabaret. Ce n’était sûrement pas un quartier à fréquenter, surtout pour une fille seule. Appuyés le long des murs, de jeunes Noirs flânaient. Leur attitude n’avait rien de bien.

En passant près d’une ruelle, Michel aperçut

un jeune couple. Le garçon, un Noir, embrassait une fille, mais ses mains vagabondes s'étaient glissées à l'intérieur du chemisier de la jeune fille. La jupe de celle-ci était retroussée jusqu'à la ceinture. Le jeune détective les observa durant quelques secondes.

« Torrieu ! pensa-t-il. C'est la première fois que je vois ça, des enfants, ou presque, qui font l'amour, appuyés sur une clôture. »

À cet instant précis, il devina que quelqu'un s'approchait de lui. Il n'eut pas le temps de se retourner ; déjà une main lui frottait la cuisse avec insistance et une voix lui murmurait à l'oreille :

– Ça te donne des idées, mon beau ?

La main de la fille indiqua clairement ses intentions.

– Laisse-moi, j'suis pas venu ici pour ça, Grassini m'attend.

Le nom fit un effet magique. La main se retira aussitôt et la fille disparut plus vite qu'elle n'était arrivée.

Michel eut tout juste le temps de voir qu'il s'agissait d'une Noire, une grosse qui devait peser environ deux cents livres.

« Y a pas à dire, ça commence bien. Une jeune fille qui vient ici toute seule doit sûrement y laisser sa virginité. »

Mais il savait fort bien que jamais une femme seule ne fréquenterait ces parages malfamés.

Deux hommes, deux Noirs, se tenaient à la porte de la boîte. Ces deux colosses scrutaient les nouveaux arrivants.

– C'est la première fois que tu viens ici ? demanda l'un des types.

– Oui, répondit Michel, je suis un touriste de descendance italienne. C'est monsieur Grassini qui m'a parlé de cet endroit. Il m'a dit que je pourrais m'amuser.

– Il a bien raison.

L'autre se pencha vers le détective.

– Veux-tu acheter du « stuff » ? Moi, j'en ai pas, mais je t'enverrai quelqu'un.

Michel avait fort bien compris qu'il devait s'agir de marijuana.

– Je ne sais pas, je verrai.

Il entra. Aussitôt, une odeur acre le prit à la gorge, on avait de la difficulté à respirer dans la place. Ça sentait le hash à plein nez.

Il y avait très peu de lumière et Beaulac dut attendre quelques instants près de la porte afin que ses yeux puissent percer cette demi-obscurité.

Tout au fond, il y avait une scène éclairée par des projecteurs. Une fille dansait mais il pouvait à peine la voir.

Il constata que celui qui lui avait offert de la marijuana était entré avec lui.

– Donne-lui une bonne table, c'est un ami envoyé par les patrons. Il veut s'amuser.

– Suis-moi, fit un des garçons.

– Tout en s'avançant entre les tables, Michel regardait autour de lui. C'était un mélange disparate de gens. Il y en avait pour tous les goûts. Des Noirs, des Blancs, des mulâtres.

Certains portaient de véritables déguisements, d'autres avaient la tête presque entièrement rasée. La plupart affichaient des tenues extravagantes selon la véritable mode punk. D'autres étaient vêtus de chandails et de jeans crottés. Enfin certains, mais beaucoup plus rares, étaient propres et bien mis.

On parlait à tue-tête, il était difficile de tenir une conversation dans une boîte comme celle-là.

Le grand Mike s'assit et, aussitôt, une fille vêtue d'un short, les seins nus, s'approcha.

– Qu'est-ce que tu bois, chéri ?

– Un scotch avec un ginger ale.

Il ne pouvait pas commander une simple boisson gazeuse sans attirer l'attention, mais il n'avait pas l'intention de boire non plus. Il lui fallait conserver toute sa tête.

Il était à peine assis que déjà des filles voulurent prendre place à sa table.

– Tu es seul ?

– Je crois que je te connais, fit une autre.

Une troisième n'attendit pas d'être invitée et s'assit carrément en face de Michel. C'était la plus jolie des trois, une jeune Blanche, probablement une mineure. On aurait dit une enfant.

– Inutile, fit le détective, j'attends des amis.

– Ben quoi ? On peut causer avant qu'ils arrivent ?

Le garçon s'approcha de la table.

– Laisse-le tranquille, tu ne comprends pas l'anglais ? S'il a besoin de compagnie, je lui trouverai quelqu'un de mieux que toi.

La fille s'éloigna en poussant un juron. La serveuse vint déposer deux verres sur la table de Michel et tout en lui remettant son change, elle se frotta outrageusement les seins contre lui.

– Je finis mon travail à minuit. Mon nom est Kathy.

En se rendant compte que le garçon qui agissait comme garde du corps était toujours près de la table, elle s'éloigna rapidement.

– C'est vrai que t'attends quelqu'un ?

demanda le garçon.

– Des amis m’ont dit qu’ils viendraient. Mon prénom est Mike, alors s’ils me demandent...

– Je les conduirai à ta table. Un conseil, ne reste pas trop longtemps tout seul, ça a l’air bizarre.

Le détective comprit enfin que l’homme attendait son pourboire et il lui glissa un billet d’un dollar dans la main.

– Si tu veux une fille, dis-le-moi. Ne prends pas une de ces traînées, tu te ferais faire les poches.

Quand il ne se sentit pas observé, Michel prit son verre de scotch et rapidement, il le vida sur le plancher.

Lentement, il avala une gorgée de ginger ale.

Presque aussitôt, il aperçut à nouveau le garçon qui venait de lui assigner sa place. Il conduisait un homme à l’avant, tout près de la scène.

« Le patron ! » se dit Michel.

Dumont n'avait eu qu'à dire que Shirley lui avait donné rendez-vous et tout de suite, on s'était occupé de lui.

Tout en jetant un regard de temps à autre sur la table occupée par le Manchot, Beaulac regardait la danseuse qui évoluait sur la scène.

Elle était assez jolie, un minuscule cache-sexe était son seul vêtement. Personne ne semblait être intéressé par son numéro.

La danse se termina bientôt soit quelques instants après que la fille eut laissé tomber son cache-sexe. Elle sortit de scène et immédiatement, une voix se fit entendre.

– Maintenant, on applaudit Lania dans un tout nouveau numéro.

Deux hommes entrèrent sur scène, transportant un lit.

« Tiens, Montréal n'a rien inventé, des filles qui font un numéro dans un lit, ça a débuté il y a environ un an dans la métropole. »

Mais Michel qui, à quelques occasions, avait déjà pu voir ces spectacles, trouva celui de Lania

passablement osé.

La fille portait un long déshabillé. Elle exécuta quelques pas de danse, laissa tomber son vêtement et se retrouva en robe de nuit.

Elle s'étendit sur le lit et, petit à petit, enleva son dernier vêtement, se leva pour déposer son linge sur une chaise, puis s'empara d'un chien en peluche et retourna au lit.

La musique se fit langoureuse. On voyait très peu la danseuse nue, mais il était facile de comprendre qu'elle se laissait caresser par son chien.

À ce moment, un homme, un gros Noir vint s'installer à la table du Manchot.

En s'asseyant, le gros homme avait demandé au détective :

– Tu t'appelles Dumont ?

– Qui te l'a dit ?

– T'es un détective privé, pas vrai ? On est bien renseignés.

– Moi aussi, je le suis, répondit le Manchot.

Toi, tu t'appelles Jack Rasba, tu es un tueur à gages...

Le colosse avança la main et saisit le Manchot à l'avant-bras droit.

– Attention à ce que tu vas dire.

– Enlève ta main de là.

Et le détective, avec sa main gauche, sa prothèse, saisit l'homme au poignet et se mit à serrer. Le Noir écarquilla les yeux, ne comprenant pas comment un homme pouvait être aussi fort.

– Qu'est-ce qui te prend ? Tu veux me casser le bras ?

– Simple avertissement. C'est pas toi que je suis venu voir, c'est Shirley.

– Je sais. Mais elle n'a pas le temps de te parler, elle est ici pour travailler.

– Tiens, c'est bizarre, à l'entendre, elle travaillerait simplement quand ça lui plaît.

– Elle s'absente assez régulièrement, mais pas quand il nous manque trois danseuses comme ce

soir.

– Grassini est ici ? J’aimerais le voir.

Les yeux perçants du Noir scrutèrent la figure du Manchot.

– Toi, t’en sais trop long, c’est pas bon pour ta santé, laisse-moi te dire ça. Grassini ne se tient jamais dans un trou comme ici.

– J’aurais dû y penser. Les grands patrons se cachent toujours derrière des hommes de paille comme toi !

En colère, le gros Noir voulut se lever, mais pour la seconde fois, la prothèse du Manchot se posa sur son bras.

– Reste assis, on n’a pas fini de causer. Moi, je ne veux pas vous causer d’ennuis. Je suis ici pour avoir certains renseignements sur Portez et essayer d’éclaircir le meurtre de Modrigo, une liquidation de votre milieu.

– What ?

Le Noir avait élevé la voix, mais il se calma presque aussitôt.

– T'es malade ? Modrigo, c'était un gars important dans notre milieu. Tu peux en parler à tes policiers. Tu as des amis dans la police de Miami ?

– Oui.

– C'est Modrigo qui faisait la collecte de nos « recrues », c'est lui qui les approchait également. Jamais on aurait descendu un gars comme lui. Il était trop précieux.

– Oui, mais quand il doit une somme importante à un type comme le restaurateur Goldberg, on l'élimine, surtout si on a pris de fortes assurances sur sa vie.

Rasba avait de la difficulté à comprendre comment le Manchot pouvait être aussi bien renseigné.

– Goldberg est toujours payé, même si Modrigo parfois exagérait. Les patrons réglent eux-mêmes ses dettes. Non, c'est Portez qui l'a tué.

– Tu es sûr de ça ?

– Oui. Modrigo nous a dit de ne pas le suivre,

il voulait s'expliquer avec le joueur de baseball. Moi, j'étais pas d'accord. Portez, c'est un athlète et Modrigo, y a jamais su se battre..., mais il était armé, je m'attendais au pire.

– Et tu n'es pas intervenu ?

– Tous les gars du club vous le diront, je ne suis pas sorti d'ici. Shirley a probablement tenté d'empêcher la querelle, mais quand elle a voulu rejoindre les deux hommes, ils étaient loin, elle n'a pu les rattraper. Plus tard, j'ai su que Portez était retourné à sa chambre. Modrigo, on l'a pas revu. Ce n'est que le lendemain qu'on a trouvé son corps. Moi, je ne savais pas que Portez était armé, autrement, je ne les aurais jamais laissés partir. Goldberg n'était pas de bonne humeur quand il a appris ce qui s'était passé. On avait établi un plan spécial pour Portez..., mais maintenant, tout est à l'eau.

– Parce qu'il a tué Modrigo ?

– Non, ça, c'est un détail. On aurait pu le tirer de là. Mais sa vieille a claqué là-bas, à ce que j'ai su, alors il n'y a plus aucun moyen de le tenir.

Mais Rasba arrêta brusquement de parler.

– Et Grassini dans tout ça ?

Le Noir ne répondit pas.

– Quand je parle, j'aime bien recevoir une réponse.

– J'ai trop parlé. Mais tu diras à tes amis de la police que s'ils croient pouvoir me mettre le meurtre de Modrigo sur le dos, ils se trompent. J'ai un alibi parfait.

Le Manchot esquissa un sourire.

– Alors, si tu es si innocent, si tu n'as rien à cacher, tu pourras sans doute me dire où se trouve Portez, présentement ?

– Je ne le sais pas.

– Allons donc !

Le Noir jura :

– Puisque je te dis que je l'ignore. Quand il a appris la mort de sa mère, il a perdu la boule, il a disparu de la circulation, même que les grands patrons n'aiment pas ça. Portez en sait long sur le milieu.

Juste à ce moment, un autre homme, un Blanc, fort bien mis, s'approcha de la table.

– Présente-moi, Rasba et laisse-nous.

Le Noir se leva brusquement. Il était surpris de voir cet homme.

– Monsieur Goldberg, c'est le détective du Québec qui s'occupe de Portez, monsieur Dumont.

– Tu peux t'éloigner, Rasba.

Mais le Manchot vit Goldberg faire un signe de la main. Rasba allait sûrement les surveiller de près.

Le détective regarda autour de lui. Curieusement, les tables s'étaient vidées. Il n'y avait plus une seule fille assise dans le coin. Maintenant, ce n'étaient que des hommes, rien de rassurant.

Robert Dumont était venu pour rencontrer Shirley, une amie, mais la jeune fille restait invisible et voilà qu'il se trouvait au centre d'une bande de dangereux criminels.

« Même si Michel est ici pour me protéger, j'ai bien peur de passer un fort mauvais quart d'heure. »

IX

Les masques tombent

Goldberg tendit la main au Manchot.

– Robert Dumont, n'est-ce pas ? Vous savez que vous êtes connu aux États-Unis ?

Le détective fit mine de ne pas voir la main tendue.

Goldberg poursuivit :

– Nous allons causer de votre ami Portez. Ce Colombien, quand il est arrivé aux États-Unis, était perdu au cœur de la jungle.

Il commanda une bouteille de Champagne et offrit un cigare au Manchot.

– Je préfère ma marque, fit le détective en sortant un cigare de sa poche.

Le garçon servit deux coupes et se retira.

– Nous avons voulu aider ce garçon, mais voilà, il a eu le malheur de tomber amoureux d'une danseuse, Shirley. Je crois que vous la connaissez, n'est-ce pas ?

Le détective fit un signe d'assentiment mais sans prononcer une parole.

– Or, Modrigo, un homme qui était très jaloux, était l'amant de Shirley. Il a voulu corriger Portez. Le tout a mal tourné. Le joueur de baseball a abattu Modrigo. Vous voulez aider ce jeune homme ?

Le Manchot lança une bouffée de fumée et, comme il gardait le silence, le restaurateur continua :

– Conseillez-lui de se livrer à la police. Nous serons plusieurs qui témoigneront en sa faveur. On ne laisse jamais tomber un ami. La mort de Modrigo, c'est un cas de légitime défense. Nous dirons tous qu'il voulait s'en prendre à Portez.

Enfin, Dumont desserra les lèvres.

– La mort de Modrigo, c'est un meurtre et Portez est innocent.

Goldberg éclata de rire.

– Vous êtes le seul à croire ça.

– Et je le prouverai. D'ailleurs, je sais qui a tué Modrigo.

– Allons donc !

– Je ne blague pas, monsieur Goldberg. Je peux prouver ce que j'avance. D'ailleurs, vous devez être au courant.

L'homme pâlit :

– Quoi ? Vous croyez que c'est moi qui...

– Oh, je sais, tout comme votre ami Rasba, vous avez un alibi parfait. Je gage que le soir de la mort de Modrigo, vous étiez à votre restaurant, avec des personnages influents, peut-être même étiez-vous avec Luigi Grassini ?

– Qui vous l'a dit ? bégaya Goldberg.

Le Manchot était tombé pile.

– Alors, vous avez la preuve de mon innocence, s'écria le restaurateur.

– Des types de votre genre ne tuent pas. Ils paient des hommes de main, des gars comme

Rasba, par exemple.

– Vous vous trompez. Je n'ai rien à voir avec la mort de Modrigo. Ce type m'était beaucoup trop précieux.

– Tiens, tiens, parce qu'il vous devait de fortes sommes d'argent, vous appelez ça un type précieux ?

– Modrigo m'offrait de la protection pour mon restaurant. C'était un homme bien vu des policiers. Quant à ses dettes, Grassini s'en chargeait toujours. Je n'avais qu'à lui donner la reconnaissance de dette et tout de suite, c'était payé.

Dumont demanda, narquois :

– C'est pour ça que vous avez pris une assurance sur sa vie ?

– Les types qui me doivent de grosses sommes, je les assure tous, autrement, je risquerais rapidement la faillite.

– Oui, on en liquide beaucoup trop souvent dans votre milieu. Les policiers auront sûrement des questions à vous poser. Maintenant, j'ai assez

causé avec vous, c'est Shirley que je suis venu voir.

Goldberg hésita. Il jeta un coup d'œil à Rasba. puis se leva.

– Je vais m'informer et voir si elle peut vous recevoir.

Il s'éloigna. Rasba le suivit et tous les deux sortirent par une porte située à droite de la scène.

Le Manchot chercha Michel de l'œil et l'aperçut enfin, seul, à sa table. Il lui fit un signe et le jeune détective se leva. Pour aller à la salle de toilette, il devait passer tout près de la table du Manchot.

– Suis-moi de près, murmura rapidement celui-ci. Il est possible qu'on me conduise à l'arrière de la scène.

La porte de la toilette était située près de celle qu'avaient empruntée Goldberg et son garde du corps.

Michel avait bien vu les deux hommes sortir de ce côté. Aussi, il décida de s'attarder devant le lavabo. Chaque fois que la porte s'ouvrait, que

quelqu'un entraît ou sortait, il pouvait par l'encoignure, apercevoir le Manchot.

Soudain, il vit son patron se lever. Le gros Noir qui s'était assis à la table de Dumont, un peu plus tôt dans la soirée, se tenait devant lui.

Michel comprit que le détective allait suivre le colosse.

« Carabine, ils viennent par ici. Qu'est-ce qu'ils viennent faire dans la salle de toilette ? »

Mais Beulac se trompait. Il sortit juste à temps pour voir les deux hommes disparaître dans une pièce qui devait être située derrière la scène.

Michel hésita, retourna à la salle de toilette et retoucha sa coiffure.

« Le patron m'a bien fait comprendre que je ne devait pas le perdre de vue. »

Il alla s'enfermer dans une des cabines, releva la jambe de son pantalon et sortit son revolver qu'il mit dans sa poche.

De retour dans le cabaret, il regarda autour de lui. Une danseuse avait terminé son numéro que

déjà on en annonçait une autre.

Presque toutes les lumières s'éteignirent. Seuls, quelques réflecteurs puissants éclairaient la scène. « C'est le temps ou jamais. » Michel rapidement ouvrit la porte par laquelle le Manchot s'en était allé quelques minutes auparavant.

Il se trouva dans un couloir qui menait à l'arrière de la boîte de nuit, là où devaient être les loges des artistes et peut-être quelques bureaux.

Il tendit l'oreille, mais le son strident de la trompette lui crevait les tympans.

Il avança de quelques pas. Au bout du corridor, il y avait une seconde allée, vers la gauche.

« La bâtisse est assez grande, se dit le jeune détective. Il doit sûrement y avoir des appartements, par là. »

À ce moment précis, il entendit un bruit de pas. Il n'y avait nulle place pour se cacher.

Un homme parut, c'était un des garçons qui travaillaient sur le plancher.

– Qu'est-ce que vous faites là ? demanda-t-il d'un ton rude.

Michel regarda autour de lui et d'une voix pâteuse, il murmura :

– Les toilettes...

– Tu t'es trompé de porte, imbécile. Ici, c'est privé. C'est la porte, voisine de celle-ci.

– Oh, excusez-moi.

Beaulac se retourna comme pour faire marche arrière, mais il fit mine de perdre l'équilibre et s'appuya sur le mur pour ne pas tomber.

– Je crois que t'as un peu trop bu, mon ami !

– Oui... aide-moi.

Le garçon prit Michel par le bras et voulut se diriger vers la sortie. Le jeune colosse le frappa durement à l'arrière de la tête avec la crosse de son revolver.

« Maintenant, qu'est-ce que je fais de lui ? »

Beaulac regarda autour. S'il se rendait au fond du corridor et empruntait la seconde allée, il risquait de rencontrer quelqu'un d'autre.

« Et si on le trouve ici, on donnera l'alerte. »

Il y avait une porte, juste à gauche. C'était une demi-porte, probablement celle d'un placard, sûrement pas celle d'un appartement.

Le détective l'ouvrit. C'était un cagibi. Il y avait deux vieux seaux, des guenilles, une boîte de carton, quelques savons.

« Une armoire de rangement. Il peut sûrement entrer là. »

Michel souleva le corps inerte du garçon, réussit à le pousser à l'intérieur du petit réduit et ferma la porte.

« Espérons que les danseuses n'empruntent pas ce chemin-ci. »

Mais aucune entrée ne donnait sur la scène. Il devait donc y avoir un corridor entre la scène et ce second passage.

Michel reprit sa route et arriva au fond du corridor. Maintenant, la musique était beaucoup moins forte. La danseuse devait tenter d'éveiller les bas instincts des spectateurs par sa danse lascive car la pièce musicale interprétée était très

langoureuse.

Cette fois, le jeune colosse entendit des voix venant d'un appartement situé à l'arrière.

« J'espère que personne d'autre ne me surprendra. Je ne peux quand même pas tous les assommer. »

Et soudain, il tendit l'oreille. Il venait de reconnaître la voix du Manchot. Il était dans cette pièce. Mais avec qui causait-il ?

« Je n'ai qu'à attendre les événements, songea Michel. Mais si seulement je pouvais me trouver un endroit sûr. »

Il passa devant la porte d'où lui parvenaient les voix et arriva devant une seconde porte. Aucune lumière ne filtrait sous le pas de cette deuxième pièce. Lentement, il tourna la poignée. Il y faisait très noir, mais la chambre semblait vide.

Michel se glissa à l'intérieur et lentement, referma la porte presque entièrement. Il ne pouvait entendre la conversation, mais si dans la pièce voisine il y avait du grabuge, il n'hésiterait

pas à intervenir.

*

– C'est Shirley que tu veux voir ? demanda Rasba.

– Oui, nous avons rendez-vous.

– Viens avec moi. Goldberg est avec elle. Ils ont à te parler.

Le Manchot suivit l'homme dans le couloir puis, ils atteignirent la pièce dans laquelle se trouvaient Goldberg et Shirley.

Aussitôt, la danseuse se leva en voyant paraître le Manchot.

– Robert, je savais que tu viendrais. Je t'attendais. Je crois que tu as rencontré monsieur Goldberg, n'est-ce pas ? C'est un bon ami à moi.

Tout le groupe se trouvait dans un petit salon fort bien meublé. Rasba resta debout près de la porte. Quant à Goldberg, il était assis dans un large fauteuil. Shirley, qui était sur le divan, fit

signe à Dumont.

– Viens t’asseoir près de moi, Robert. Victor va nous servir à boire.

Le Manchot ne broncha pas.

– Je veux savoir où se trouve Ricardo Portez.

– C’est justement ce que je vais te raconter. Au fait, tu n’es pas au courant, mais je suis la patronne de cette boîte, j’en suis également la vedette. Oui, tout ça m’appartient.

Victor Goldberg s’était rendu à un petit meuble et en avait sorti une bouteille et quatre verres. Il en servit un premier qu’il tendit à Shirley puis, il alla porter le second à Rasba qui ne bougeait pas de son poste.

– Servez-vous, Dumont. Lentement, le Manchot mit une once dans son verre, puis regarda longuement Shirley.

– Tu n’as pas répondu à ma question. Qu’est devenu Portez ?

– Il est possible qu’il soit retourné dans son pays, s’il a eu le temps de fuir avant que la police ne l’agrippe.

Le détective prit place près de la danseuse noire.

– Cet après-midi, quand je t’ai téléphoné, tu m’as assuré que tu cachais Portez chez une amie.

– Oui, à ce moment-là, je disais la vérité... parce que je croyais toujours le joueur de baseball innocent du meurtre de Modrigo.

– Et tu as changé d’idée ?

– Oui.

Elle but lentement le contenu de son verre. Le Manchot lui demanda alors :

– Puis-je savoir ce qui t’as fait changer si subitement d’idée ?

– Toi !

Le détective sursauta :

– Moi ?

– Oui, quand tu m’as dit que Ricardo avait le revolver de Modrigo chez lui. Alors, j’ai compris qu’il avait tué mon amant.

Goldberg se leva :

– Vous voyez, Dumont, je vous ai dit l’exacte vérité.

Mais le Manchot conservait un calme étonnant.

– Que s’est-il passé après mon appel ? demanda-t-il.

Shirley hésita longuement. Elle semblait profondément troublée. Elle se tordit les doigts, puis se frotta nerveusement la figure.

– Je suis passée à un cheveu de la mort. J’ai cru qu’il allait me tuer.

– Qui ?

– Portez !

– Mais pourquoi ?

– J’ai été folle. Je lui ai dit que je venais de tout comprendre, que je savais qu’il avait tué Modrigo, mais qu’il l’avait fait par amour pour moi.

Elle se mit à pleurer. Goldberg s’avança aussitôt.

– Allons, Shirley, sois forte.

La jeune Noire se redressa :

– Je suis forte..., je n'ai qu'une faiblesse et vous le savez tous..., les hommes. Quand l'un d'eux me plaît, il me le faut. Modrigo était mon amant, c'est vrai, mais je ne l'aimais pas plus que les autres. J'avais cependant extrêmement besoin de lui. Puis, il y a eu toi, Victor..., tu étais tellement gentil... et Portez, un athlète. Il me plaisait beaucoup ce jeune joueur de baseball.

Elle se pencha vers le Manchot.

– Et un Québécois, détective privé en plus, avec un petit accent... et un seul bras. Une main artificielle qui vous serre..., serre.

Elle éclata de rire.

– Ricardo était sérieux, trop sérieux. C'est le genre d'homme qui croit en l'amour éternel. J'ai couché avec lui deux fois et déjà, selon lui, je lui appartenais. Il a voulu me débarrasser de Modrigo, pensant que je serais sienne pour toujours.

Rasba ne semblait pas prêté attention à ce que disait la jeune danseuse.

Quant au Manchot, il avait paru plus ou moins intéressé par le monologue de la fille.

– Que s’est-il passé exactement après mon appel ? C’est la seconde fois que je vous pose cette question.

– Il faut que vous me compreniez tous. Toi, Victor, je sais que tu me connais bien, mais pas toi, Robert... Moi, je ne veux de mal à personne. J’ai donné une chance à Ricardo. Je ne pouvais plus le cacher, je risquais beaucoup trop, je jouais ma carrière. Alors, je lui ai conseillé de fuir, de quitter le pays au plus tôt. J’ai voulu lui donner de l’argent.

– Et alors ?

– J’ai échappé mon sac, j’étais nerveuse. Le sac s’est ouvert et le revolver que je possède, un 22, est tombé sur le tapis. Portez l’a vu. Il a voulu s’en emparer. J’ai tout fait pour l’en empêcher. Nous nous sommes battus, il m’a frappée. Il est parti en emportant mon argent... et mon revolver.

– Où est-il allé ?

– Je ne sais pas, il a pris la fuite. Je n’ai pas

voulu rester à mon appartement, je suis partie tout de suite.

Rasba parla pour la première fois.

– Et vous avez bien fait, quelqu'un avait sans doute vu Portez. La police est arrivée à votre chambre quelques minutes plus tard.

– Comment l'avez-vous appris ? demanda le Manchot au gros Noir.

– Mademoiselle est arrivée ici, toute nerveuse. Quand j'ai su ce qui se passait, j'ai sauté dans ma voiture pour aller chez elle. J'avais peur que Portez y retourne. Mais la police était là.

Shirley reprit immédiatement la parole.

– J'ai peur, Robert, j'ai terriblement peur. La police recherche Ricardo partout, il veut fuir, il est armé...

Le Manchot approuva :

– Et il peut fort bien se faire descendre.

Goldberg était retourné à sa place.

– Dumont !

– Oui ?

– Tantôt, quand nous avons causé, vous m’avez presque accusé d’avoir tué Modrigo.

– Vous vous trompez.

– Bon, disons que vous avez laissé entendre que j’avais pu payer des tueurs à gages pour me débarrasser de Modrigo parce qu’il me devait une très forte somme.

Le détective se leva.

– J’ai dit que vous auriez pu faire ça, Goldberg, mais je ne vous ai pas accusé.

Rasba quitta son poste et s’avança vers le Manchot.

– Moi aussi, il a laissé entendre que je pouvais être l’assassin de Modrigo. Je lui ai dit que c’était Portez le coupable, mais il ne voulait pas me croire.

– Je sais que vous êtes innocent, tout comme Portez, d’ailleurs.

Goldberg s’écria :

– Allons donc, il a tué Modrigo, c’est un cas de légitime défense. On n’aurait jamais dû laisser

les deux hommes partir ensemble. Mais, ils voulaient s'expliquer...

Le Manchot sortit un cigare de sa poche, en trancha le bout d'un coup de dents et l'alluma.

– Je vous ai dit, tantôt, monsieur Goldberg, que Modrigo avait été assassiné et que je connaissais l'assassin !

Rasba cria :

– Mais nous aussi, on le connaît, c'est Portez, pas d'autre que lui.

– Non !

Tous les yeux se tournèrent du côté du Manchot.

– Ça aurait pu être un crime parfait. L'assassin a commis une erreur, une seule, reprit le détective. Voulant faire accuser Portez, il s'est rendu à son appartement et a caché le revolver sous le matelas en espérant que la police le trouverait là.

Tous gardaient le silence.

Le détective se pencha vers Shirley.

– Vers la fin de l’après-midi, après avoir reçu Portez à ton appartement, tu m’as téléphoné, Shirley.

– C’est vrai, Robert chéri et nous avons pris rendez-vous pour ce soir. Tu as promis de regarder mon spectacle et...

Elle jeta un coup d’œil à sa montre.

– Mon spectacle ! Mais il faut que j’y aille, les clients vont s’impatier.

Elle se leva brusquement, mais le détective la saisit au poignet et la regarda droit dans les yeux.

– Nous avons parlé du revolver, tu t’en souviens ?

– Oui.

– Mais c’est toi, Shirley, qui as dit qu’il s’agissait du revolver de Modrigo et qu’on l’avait retrouvé sous le matelas dans la chambre de Portez. J’étais au courant car la police m’avait prévenu. Mais personne d’autre ne le savait..., personne à l’exception de l’assassin de Modrigo.

La jolie Noire semblait incapable de parler. Les deux autres la dévisageaient, mais sans

comprendre exactement ce qui se passait.

– Je... je n'ai pas dit ça... ou plutôt, c'est Portez, finit-elle par bégayer... oui, c'est lui qui m'a parlé du revolver...

– Portez ne savait pas qu'il y avait un revolver sous son matelas. Et vous Goldberg, tout comme vous, Rasba, vous ignoriez que c'était avec sa propre arme qu'on avait abattu Modrigo. Mais, elle, Shirley, elle le savait. Alors, tirez vos conclusions.

La danseuse était toute tremblante. Elle se jeta dans les bras de Victor.

– Mais ce type est fou !

Le restaurateur la repoussa :

– Pourquoi as-tu fait ça, Shirley ? Modrigo nous était très utile. De plus, il m'empruntait continuellement de l'argent. Il n'avait qu'à signer un billet et Grassini payait. C'était une belle source de revenus pour moi.

Le Manchot répondit alors :

– Vous avez commis une erreur vous aussi, Goldberg. Vous êtes un usurier. Vous prêtez de

l'argent et vous égorgez les pauvres gens. Ceux qui ne vous remboursent pas se font rappeler à l'ordre par des types comme Rasba. Mais avec Modrigo, c'était différent. Grassini avait besoin de son aide et il vous remboursait... mais un jour, il aurait pu se fatiguer, et refuser de payer. Alors, vous avez fait comprendre à Modrigo qu'il se devait de prendre une assurance sur la vie. Vous ne voulez jamais être le bénéficiaire, car s'il arrivait un accident à l'un de vos créanciers, alors on pourrait vous accuser de meurtre. Vous aviez confiance en Shirley, Modrigo l'aimait, quoi de plus normal.

Le Manchot secoua la cendre de son cigare dans le cendrier.

– Il a nommé Shirley bénéficiaire, dit-il au bout d'un moment et elle le savait. Modrigo meurt, elle reçoit cent mille dollars, vous rembourse, vend les parts qu'elle possède dans ce club et se retire des affaires. Mais pour ça, il lui faut une bonne poire. Elle rencontre Portez. Oh, je ne crois pas qu'elle ait tout de suite échafaudé le plan. Le joueur de baseball trouve la fille jolie,

surtout bien faite, il est seul, il s'ennuie, il est tenu presque prisonnier par Grassini et sa bande, ceux-ci veulent en faire un passeur de drogue. Il succombe au charme d'une Noire. Puis, il commence à l'aimer véritablement. Shirley, si elle le veut, peut probablement le tirer d'embarras, mais voilà, il apprend que Modrigo est son amant, ce Modrigo qui le surveille, qui le conduit en voiture, tous les jours à West Palm Beach. Vous connaissez la suite.

Dumont se tourna vers Rasba.

– Vous-même, vous avez dit que Shirley était partie à la course dans le but de rattraper les deux hommes. Elle est revenue bredouille. Eh bien, c'est faux. Modrigo et Portez en sont bien venus aux coups et Portez a eu le meilleur. Modrigo ne pouvait accepter la défaite. Il a sorti son revolver. Portez le lui a enlevé et l'a lancé au loin puis, il a assommé son rival et il est parti. Shirley a assisté à la scène. Elle prend tout de suite le revolver et abat Modrigo à bout portant. Elle porte des gants. Les empreintes de Portez sont sur le revolver. Il ne lui reste qu'une chose à faire : prendre le

revolver, le cacher dans la chambre du joueur de baseball et prévenir la police. Et c'est exactement ce qu'elle a fait. La police, cependant, est arrivée trop tard. Portez, ayant appris la mort de sa mère est devenu fou de rage. Il a quitté sa chambre, il veut se venger de ceux qu'il tient pour les responsables de cette mort.

Shirley ne disait plus rien. Elle avait la tête appuyée sur l'épaule de Goldberg. Elle semblait incapable de se défendre.

– Pourquoi as-tu fait ça ? demanda le restaurateur. Moi, je t'aimais sincèrement, je te l'ai déjà dit, si tu avais voulu, avec moi, tu n'aurais manqué de rien.

Rasba soudain réagit brusquement.

– Mais tout n'est pas fini. Modrigo était un salaud et tôt ou tard, il aurait fallu le supprimer.

– Pour ça, tu as raison, Rasba, fit le restaurateur.

– Shirley n'a fait qu'avancer son heure. Pourquoi paierait-elle pour ce crime ? Elle nous a tous rendu service.

Et tout en parlant, le colosse noir avait tiré un revolver de sa poche et tenait le Manchot en joue. Shirley se retira des bras de Goldberg.

– Mais Jack a raison, s'écria-t-elle. Personne, à l'exception de ce Québécois, ne sait la vérité. Goldberg était hésitant.

– On le descend, fit Shirley et on se débarrasse de son cadavre dans l'océan, les requins se chargeront de lui.

Rasba ajouta :

– J'ai des amis, pêcheurs, qui se feront un plaisir de le jeter au large avec un bloc de ciment aux pieds.

Le restaurateur réfléchissait.

– Oui, c'est une solution.

– La police arrêtera Portez, on l'accusera d'homicide involontaire. Nous témoignerons tous en sa faveur, fit Shirley.

Elle retourna se coller à Goldberg.

– Nous toucherons les cent mille dollars. Il sera à nous deux... puisque je resterai avec toi.

Personne ne saura jamais la vérité.

Robert Dumont avait reculé jusqu'à la table. Là, tout près de sa main droite, se trouvait son verre. Il ne l'avait bu qu'à moitié.

Brusquement, il s'en saisit et le lança à la figure de Rasba.

En même temps, il se jetait à plat ventre.

Voulant éviter le contenu du verre, Rasba fit un pas de côté et fit feu en direction du Manchot.

La balle alla se perdre dans un mur. Goldberg n'avait pas perdu une seconde et s'était jeté sur Dumont.

Les deux hommes luttèrent. Le restaurateur cherchait à désarmer le Manchot qui avait réussi à sortir son 45.

À ce moment précis, la porte s'ouvrit et Michel parut, revolver au poing.

– Qu'est-ce qui se passe ici ? cria-t-il dans son mauvais anglais. Haut les mains, tous ! Shirley se précipita sur le jeune détective.

– Sauvez-moi, ils veulent me tuer..., ils

veulent nous assassiner tous les deux.

Le Manchot voulut prévenir son employé, mais déjà, il était trop tard.

Shirley avait réussi à donner un solide coup de genou qui atteignit Michel juste au-dessous de la ceinture. Il se plia en deux en poussant un cri de douleur. La jeune Noire s'était rapidement emparée du revolver du grand Beaulac.

– Levez-vous, Robert chéri. Laissez votre arme à Goldberg.

Michel se tenait penché, la figure grimaçante, l'air idiot, se demandant ce qui s'était passé.

Rasba alors conclut :

– Un corps de plus à donner en pâture aux monstres marins, c'est pas ce qui va ennuyer mes amis.

X

La dernière manche

Shirley avait donné des ordres par téléphone. Deux types, à la face de tueur, deux de ces hommes qui obéissent sans discuter et qui semblent incapables de réfléchir sans s'occasionner de fortes migraines, entrèrent dans le petit appartement.

– Vous allez accompagner Rasba.

– O.K.

– Faut faire disparaître ces deux hommes. Toi, Buck, va chercher la voiture et stationne-la dans la ruelle. Tim, tu vas aider Rasba à les ligoter ?

Tim demanda d'une voix niaiseuse :

– Pourquoi ne pas les supprimer tout de suite ? C'est plus facile à transporter. Ça ne bouge plus, ça ne cause pas de troubles.

– Obéis, fit Shirley durement. J'aime pas qu'on discute mes ordres. Je ne veux pas de meurtre ici.

Buck sortit pour aller chercher sa voiture. Quelques secondes venaient à peine de s'écouler qu'on entendit des bruits de pas dans le corridor.

– Il revient déjà ? demanda Rasba.

Il ouvrit la porte.

– Bougez pas, fit une voix. Tout le club est cerné.

Rasba aperçut plusieurs policiers derrière l'homme qui venait de prononcer ces paroles.

Le gros Noir voulut s'emparer de son revolver, un coup de feu éclata et, blessé à une jambe, Rasba s'écroula.

Shirley, vive comme l'éclair, s'était réfugiée derrière le Manchot. Goldberg surveillait Michel de près, mais quand il vit les policiers dans la porte, il laissa tomber son arme.

– Si vous faites un pas de plus, dit Shirley, j'abats Robert Dumont. Ramasse ton arme Victor. La voiture de Buck va bientôt arriver, ils

ne pourront nous empêcher de sortir.

Le détective en civil qui dirigeait l'escouade répliqua :

– Jamais vous ne pourrez prendre la fuite. Il y a des policiers partout, vous feriez beaucoup mieux de vous rendre.

Le Manchot demanda :

– Vous êtes le sergent-détective Olson, je suppose ?

– Oui. Ricardo Portez est venu se livrer. Il se dit toujours innocent. Comme vous m'aviez dit que vous aviez rendez-vous avec Shirley, j'ai décidé de mettre toute la bande sous les verrous et de les interroger afin de chercher à tirer cette affaire au clair.

Robert Dumont semblait très nerveux.

– Vous faites mieux d'obéir à cette fille. C'est elle qui a tué Modrigo. Je n'aurais jamais dû me mêler de cette histoire. Ils vont nous tuer..., je... je suis étourdi.

Il porta la main à son front, vascilla, comme s'il était pour s'écraser.

– Tiens-toi debout, espèce de chien sale, hurla Shirley.

Elle voulut retenir le Manchot et fit un mouvement de trop en se penchant sur lui. La main gauche du détective s'agrippa au poignet droit de Shirley. La fille poussa un cri de douleur et laissa tomber son arme.

Goldberg se rendit sans aucune résistance. Ce restaurateur avait trempé dans un nombre incalculable de sales combines, mais il n'avait jamais participé à un meurtre.

Rasba, blessé, se plaignait et Tim criait :

– Nous nous rendons, nous nous rendons, ne tirez pas.

Shirley se tordait de douleur.

– Il m'a brisé le bras. Il est fou, c'est un malade !

Dumont serra la main d'Olson.

– Vous êtes arrivé à temps. Je pars immédiatement avec Michel, il a reçu un mauvais coup, il a besoin de repos. Je passerai à votre bureau pour tout vous expliquer. D'ailleurs,

Victor Goldberg parlera. Il ne veut certainement pas être accusé de complicité de meurtre. Quant à Portez, je veux également causer avec lui. Il n'en tient peut-être qu'à lui de sauver sa carrière de joueur de baseball.

*

Candy et Yamata semblaient attendre le retour des deux hommes avec impatience, car elles se dirigèrent rapidement vers l'automobile lorsque cette dernière s'arrêta près de la maison mobile.

C'est avec difficulté que Michel put descendre de voiture.

– Que t'est-il arrivé ? demanda Yamata.

Michel eut un petit sourire moqueur :

– Tiens, ça t'intéresse ? Je croyais que vous étiez allées vous amuser, Candy et toi.

La Japonaise se serra contre son amant :

– On plaisantait et tu le sais fort bien. Nous avons passé l'après-midi à la plage, à nous faire

bronzer, nous sommes allées manger dans un chic restaurant et nous avons terminé la soirée au cinéma, seules, toutes les deux. Et tu sais..., je me suis beaucoup ennuyée de toi. Je t'aime, Michel.

Et elle lui chuchota dans l'oreille :

– J'ai hâte d'être dans tes bras, seule, avec-toi...

Michel soupira :

– Torrieu ! J'ai bien peur de te décevoir car moi, j'ai perdu complètement le goût de faire l'amour !

Le lendemain matin, pendant que Michel se mettait en communication avec le journaliste Gingras pour lui apprendre les dernières nouvelles, Robert Dumont se rendait au bureau du sergent-détective Olson.

Il raconta tout ce qu'il savait sur l'affaire Modrigo.

– Mes vacances vont bientôt se terminer et je n'ai pas du tout l'intention de m'attarder en Floride. Est-ce que je serai obligé de témoigner ?

Olson le rassura.

– Non, ce ne sera pas nécessaire. Goldberg a décidé de passer aux aveux. Rasba aussi ne veut pas être accusé de complicité de meurtre. Ils ont donc tout raconté ce qui s'était passé dans le bureau de Shirley. Nous avons suffisamment de preuves pour envoyer cette danseuse à l'ombre pour le reste de ses jours.

– Et Portez ?

– Nous l'avons remis en liberté. Il doit retourner à West Palm Beach aujourd'hui pour récupérer toutes ses choses, puis il rentrera dans son pays. Une seule chose l'attriste. Il aurait bien aimé assister aux funérailles de sa mère. Mais déjà, elle a été inhumée. C'est malheureux qu'une si belle carrière se termine ainsi.

– Portez est jeune. Il peut sûrement recommencer à zéro.

La sonnerie du téléphone mit un terme à la conversation. Olson répondit et tendit le récepteur au Manchot.

– C'est pour vous.

– Merci. Allô !

– Patron, c’est Michel. Je viens de causer avec Gingras. Il veut absolument que vous lui accordiez une entrevue exclusive aujourd’hui même. J’en ai parlé aux femmes. Il y a partie d’exhibition, cet après-midi. Elles sont d’accord pour nous accompagner. Et ce n’est pas tout. Gingras se rend de ce pas voir la direction des Expos pour qu’on donne une dernière chance à Portez. Je ne sais pas s’ils accepteront, mais il va faire son possible. Il ne faudrait pas trop vous attarder, la matinée est déjà bien avancée et il faut nous rendre à West Palm Beach.

– J’ai terminé avec le sergent-déetective. Je serai à la maison dans une vingtaine de minutes.

– Alors, on y va ?

– Bien entendu.

*

Installés à la terrasse O’Keefe, le Manchot et ses amis attendaient l’arrivée de Gingras. L’organiste des Expos, Fernand Lapierre, qui

habitait dans une roulotte tout près de la terrasse, était venu causer avec eux.

Enfin, le journaliste arriva. Il paraissait terriblement affairé.

– J’ai réussi, cria-t-il, j’ai réussi. Portez sera en uniforme, cet après-midi.

Michel demanda :

– Il va jouer ?

– Non... je ne crois pas, du moins, pas régulièrement. Il est possible qu’on s’en serve comme coureur suppléant. Il faut avouer que le jeune Colombien n’est pas très en forme. Mais on lui donne quand même sa chance.

Et faisant signe au Manchot, il lui demanda :

– Vous pouvez venir avec moi ? Nous allons nous chercher un coin tranquille. Je veux que vous m’accordiez une bonne entrevue. Nous allons raconter tout ce qui s’est passé.

– Mais je veux voir la partie, fit le détective.

C’est alors que l’organiste Lapierre leur offrit sa roulotte. Gingras s’empressa d’accepter puis,

le journaliste remit trois billets à Michel.

– Tenez, c’est pour vous et vos compagnes. Je garde celui de votre patron et le mien, nous vous rejoindrons le plus tôt possible.

*

La partie en était à sa sixième manche lorsque le Manchot et le journaliste Gingras rejoignirent Michel et ses deux compagnes.

– Qui gagne ? demanda le Manchot.

– Les Yankees, ils mènent par un pointage de deux à un. Mais c’est pas fini. C’est une bonne partie, surtout au niveau de la défensive.

Gingras demanda :

– Et Portez ?

– Il n’a pas joué, mais on l’a vu pratiquer avant le début de la partie.

Nos héros étaient entourés de Canadiens français, il y en avait partout. Le stade de baseball était rempli à sa pleine capacité. La

fièvre s'emparait des amateurs. La saison allait bientôt débiter et on était persuadé que, encore une fois, Montréal aurait une équipe représentative.

Les Yankees avaient compté un autre point à la huitième manche, mais les Expos les avaient imités. À la fin de la neuvième manche, le compte était 3 à 2 en faveur de l'équipe new-yorkaise.

– Nos Expos sont battus, murmura Michel, et Viridon n'a même pas fait appel à Portez.

Déjà, deux hommes avaient été retirés.

La voix de l'annonceur se fit entendre dans les haut-parleurs.

– Frappant à la place du lanceur, le numéro 52, Ricardo Portez. Gingras n'était guère enthousiaste.

– C'est ridicule, l'envoyer au bâton lors d'une cause désespérée. Il y a deux retraits et Portez ne s'est même pas entraîné sérieusement.

Le jeune Colombien frappa la seconde balle avec force, mais elle tomba dans les gradins.

– Une chose est certaine, fit le Manchot, il a de la puissance.

Mais Portez manqua totalement la balle suivante.

– Il l’a mal jugée, expliqua Gingras. Ce n’est pas un service à lui rendre de l’avoir fait frapper.

Le lanceur des Yankees n’était qu’à un lancer de la victoire.

– Trois balles, deux prises !

Le dernier lancer fendit le marbre. Portez s’élança de toutes ses forces, mais il ne frôla même pas la balle. Il avait été complètement déjoué.

Mais le receveur échappa cette balle à effet. Telle une gazelle, Portez prit sa course en direction du premier but, plongea et arriva une fraction de seconde avant la balle.

La foule se mit à hurler. Les Expos n’étaient pas encore morts.

Un autre frappeur se rendit au bâton. Portez, au premier but, surveillait le lanceur. Sitôt que la balle partit en direction du receveur, il s’élança. Il

était d'une vitesse incroyable. Le receveur lança au second coussin, mais trop tard. Portez fut crédité d'un but volé.

Le frappeur obtint un coup sûr, mais Portez n'avait aucune chance de compter, la balle n'avait pas roulé assez loin. Portez se rendit au troisième coussin, le contourna et continua sa route en direction du marbre.

La foule hurlait. Le joueur de champ droit des Yankees lança avec précision au receveur. Déjà. Portez, tel un bélier, fonçait sur lui. Le receveur capta la balle dans son gant et, au même moment, la collision se produisit. Avant même qu'il ait pu toucher au joueur colombien, le receveur échappa la balle. Portez était sauf. Le compte était égal.

Pour terminer la journée en beauté, André Dawson claqua un long circuit au champ gauche. Les Expos venaient de remporter la victoire au compte de 5 à 3.

– Portez est tout un athlète, murmura Gingras. J'ai rarement vu un gars courir si vite. Et dire qu'il ne s'est pas entraîné. Même s'il a mal paru au bâton, je suis persuadé qu'on lui accordera sa

chance.

Candy demanda :

– Avec les Expos ?

– Oh non, l'équipe est déjà complète. Mais on l'enverra dans une ligue mineure et il sera probablement sujet à un rappel, si le besoin s'en fait sentir.

Robert Dumont et ses amis passèrent la soirée à West Palm Beach. Gingras leur servit de guide et ils visitèrent cet endroit de rêve. « Un véritable paradis terrestre » avait murmuré Candy.

Et Michel s'était empressé d'ajouter :

– Profites-en, c'est ta seule chance de te retrouver au paradis !

Avant même de quitter West Palm Beach pour leur maison mobile de Hallandale, le Manchot apprit que la direction des Expos avait enfin offert un contrat au jeune Portez. Il devait, cependant, se rapporter à un club dans les ligues mineures.

Mais, on était persuadé que, tôt ou tard, il serait une des gloires des ligues majeures.

*

Candy Varin arriva à son appartement à dix heures du soir. Tout de suite, elle se mit en frais de défaire ses valises et d'accrocher ses vêtements sur des cintres.

Le téléphone sonna.

« Allons, qui ça peut-il être ? »

Elle décrocha :

– Allô !

– Candy, c'est Raymond ! « Oh non, pas encore lui, se dit la jolie blonde. Je croyais bien qu'il ne me dérangerait plus. »

– Je suppose que tu guettais mon arrivée ?

– Non, Candy, j'ai téléphoné à quelques reprises. Ma décision est prise, je quitte le pays.

– Je ne te crois pas.

– Laisse-moi parler, je t'en prie. Je suis prêt à te remettre les fameuses photos moyennant la

somme de cinq cents dollars. Je suis chez moi et j'attends. C'est ma dernière offre, c'est tout.

Et la ligne fut raccrochée.

« Bizarre, songea Candy. Ordinairement, il cause plus que ça. À mon avis, la pègre le poursuit et il a besoin de cet argent pour s'éloigner. Cinq cents dollars..., s'il me remet toutes les photos, ça a du sens. Je n'aurais plus jamais à m'inquiéter. »

Sa décision fut prise. Elle s'habilla rapidement, glissa un livret de chèques dans son sac. Elle allait tenter, une dernière fois, de mettre fin à cette aventure amoureuse du passé qui continuait toujours de hanter son avenir.

Mais, sans le savoir, Candy se lançait tête baissée dans une aventure qui lui attirera de nombreux ennuis. Ne manquez pas la prochaine aventure de la série « Le Manchot ». Le 27^e roman de cette série aura pour titre : NUIT DE TERREUR.

Cet ouvrage est le 429^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.